



LE JOUR

21 juillet 1945

Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Directeur-Fondateur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal
Case postale 20, Station "N" — Tél. *Plateau 8471

Rédacteur en chef: Emile-Charles Hamel

Construire en beauté

Je suis en ce moment dans les montagnes. En face, à droite, à gauche, le lac est tout piqué d'étoiles, qui flottent comme des nenuphars de feu. Tout le long de la rive, les ouavaron pangs accordent leur mandoline. Au loin, le cri lugubre des huards. Sur l'eau calme, des truites, sautant pour happer des insectes, font des ronds joyeux. Quel beau soir! Vous pensez que je n'ai guère le coeur à écrire. Je me suis laissé posséder par la nature qui m'étreint sans repos. Il me semble que plus rien n'existe au monde que ce coin sauvage des Laurentides où mon Chalet se cache sous un triple rideau de bouleaux blancs.

C'est étrange que tous les graves problèmes qui nous agitent dans la vie de la cité, alors que vous êtes comme soulevé par la respiration de la foule, paraissent inexistantes une fois que vous rentrez dans la solitude de la forêt. J'ai passé une partie de la journée à apprivoiser un petit écureuil insolent, gueulard et polisson, mais fort joli, qui vient prendre des avelines dans ma main. Puis je suis allé cueillir des fleurs sauvages. Voyez devant moi, sur le pupitre où j'écris présentement, une gerbe d'iris, parents des orchidées. C'est une fleur sentimentale, qui pousse dans la partie marécageuse du rivage. Quel jardin ne s'enorgueillirait de porter, au bord d'un étang, ses pétales tout striés de veines blanches!

Mais voici. J'ai promis à mes camarades de leur adresser un article. Il faut bien m'arracher à cette végétation qui me sollicite passionnément et tenir promesse. Un sujet qui me trotte en tête depuis longtemps s'est imposé de nouveau à mon attention, l'autre soir, lorsque j'écoutais la radio. Il s'agissait d'urbanisme. Le conférencier, que passionne évidemment l'esthétique du bâtiment, déplorait que nos villes et villages, dans l'époque moderne, aient été construits au petit bonheur, sans aucun plan préconçu et sans aucun soin de beauté de l'ensemble. Par le fait, la province de Québec est en train de perdre son caractère.

Cette question m'intéresse d'autant plus que je fais actuellement de l'urbanisme à ma façon. L'effort que je déploie pour harmoniser mon chalet avec la nature m'en fait mieux sentir l'importance. Or voici que le gouvernement fédéral vient de décider le financement de quelques milliers de maisons pour obvier à la crise du logement. Souhaitons que les architectes chargés de préparer ou d'approuver les plans soient des artistes en même temps que des hommes pratiques. Souhaitons-le surtout pour Montréal, notre cité, qui, faute d'architecture surveillée, est encombrée d'horreurs. Il en coûte généralement aussi cher pour faire laid que pour faire beau. On en connaît qui ont dépensé des millions pour bâtir des boîtes prétentieuses et sans goût; d'autres, avec un capital modeste, ont fait de petits chefs-d'oeuvre.

Montréal ne peut toutefois se contenter du plan fédéral d'habitation pour être à la hauteur de son titre de métropole du Canada. Il lui faudra réaliser un vaste plan de construction non seulement pour mériter son nom de grande cité, mais aussi occuper de façon utile un grand nombre de démobiliés. On a parlé souvent du centre civique. Il est temps de penser à sa réalisation. Notre ville a une montagne... pas aussi belle que celles qui m'entourent à l'heure présente, mais enfin une montagne qui suffit à donner à Montréal de la "gueule". Elle est l'ornement et le centre. Il faut savoir s'en servir. Elle porte sur son flanc un vaste jardin connu sous le nom de Parc Jeanne-Mance. J'ai la conviction que la partie est de ce jardin, située en bas de l'avenue du Parc, ferait un centre civique idéal. Il offre à la fois l'espace et la commodité. En plein milieu de la cité, il convient également à l'est, à l'ouest, au nord et au sud. Au strict point de vue économique, il offre l'avantage de ne pas imposer à la ville de coûteuses expropriations et de ruineuses démolitions.

C'est là que la ville, avec l'aide des gouvernements fédéral et provincial, devrait bâtir son théâtre, son cinéma, son gymnase, son conservatoire, son forum, bref, tout ce qui manque à une grande cité et que chaque citoyen désire. On sait que le cauchemar de toute organisation artistique, chez nous, c'est le manque de locaux appropriés. Il y a les troupes de théâtre; il y a les concerts, il y a l'opéra, il y a les festivals, il y a les mille et une manifestations publiques qui trouveraient au centre civique la réalisation d'un beau rêve.

On nous annonçait, il y a quelques semaines, que le Chalet de la Montagne serait désormais interdit aux entreprises artistiques de caractère commercial. Nous avons protesté dans le temps. Ensuite, on nous a expliqué, par des raisons plausibles, que la ville était justifiée d'en agir ainsi. Fort bien. Mais alors qu'on sache offrir aux citoyens un autre endroit de ralliement artistique.

Le centre civique du Parc Jeanne-Mance répond à un besoin. Montréal, par une telle entreprise, deviendrait le point de mire et d'attraction du Canada tout entier.

Voilà où m'ont conduit mes pensées, en ce soir calme, alors que le cri des huards interrompt à toute minute le fil de mes idées.

Je vous prie d'attribuer à ces oiseaux nocturnes le découps de mon article.

Jean-Charles HARVEY

Privations évitables

Dans mon article de la semaine dernière, *Privations nécessaires*, je disais le grand besoin qu'ont de notre aide nos alliés de l'Europe libérée. Je disais que nous devons accepter, pour leur fournir cette aide, les privations qui peuvent s'avérer nécessaires. Cela, je le répète et le réitérerai.

Mais, par contre, il est un aspect du problème que j'avais négligé dans cet article précédent et sur lequel je désire insister aujourd'hui: le peuple canadien veut bien s'imposer les sacrifices indispensables pour secourir les peuples amis qui se trouvent dans le besoin, mais il n'est pas prêt à accepter des privations qui ne sont pas vraiment utiles, ou qui ne sont devenues nécessaires que par suite de l'incurie de certains fonctionnaires.

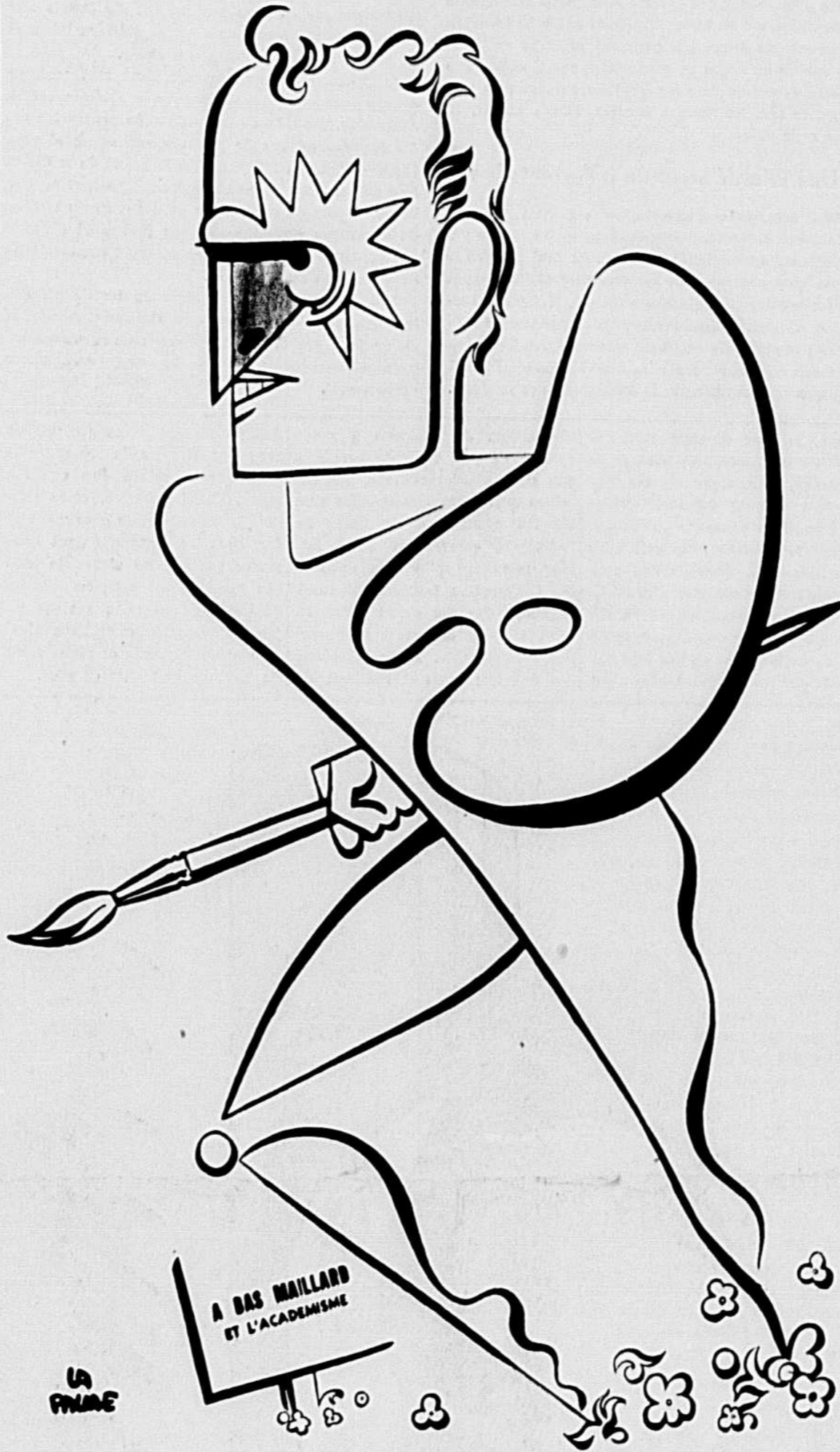
Si l'on considère nos approvisionnements actuels, et ceux que nous pourrions constituer cette année dans l'état actuel des choses, et si nous les mesurons aux besoins qui se manifestent par toute l'Europe libérée, il est évident qu'il nous faudra nous serrer encore la ceinture d'un cran, si nous voulons que notre aide soit vraiment efficace et soulage vraiment la grande misère qui existe outre-Atlantique.

Mais, si nous considérons nos ressources, et si nous faisons le calcul de ce qu'elles auraient pu être, si notre effort en ce

(Suite à la page 3)

E.-Ch. H.

L'Homme du Jour



PELLAN

Le vrai visage de l'État-Major allemand

par André Bowman

Quand on étudie de près le problème allemand, cette éternelle épine plantée dans le talon de l'Europe, on abandonne bien vite la position sentimentale, celle qui consiste à faire comme fait Dorothy Thompson: pleurer sur les malheurs des "bons" Allemands.

Bien vite, on se trouve en face d'une question essentielle, à laquelle même les chancelleries n'accordent pas l'intérêt qu'elle mérite. Je veux parler de cet Etat-Major général, cet Oberes Generalstab qui, depuis 140 ans, préside en fait à la vie de l'Empire allemand, quel que soit le souverain nominal de la Germanie.

Au contraire de tous les Etats-Majors du monde entier, le Haut Commandement allemand n'est pas strictement militaire. Il est la sublimation d'une société de "Junker" dont la seule industrie est celle de la guerre sous toutes ses formes. Il est pour ainsi dire l'ultime ratio d'un système politique qui affecte des formes modernes, qui s'en sert avec une très grande habileté pour des fins inavouables.

C'est pourquoi, maintenant que les opérations militaires sont terminées en Europe, il est indispensable, si l'on veut avoir la paix et surtout si on tient à la maintenir, de voir, d'analyser et de juger cet organisme monstrueux qu'on appelle le Grand Etat-Major allemand.

A beaucoup d'égards, ce centre du militarisme est le précurseur du mouvement politique qui a donné naissance au nazisme déclinant. Les plus fervents adeptes de Hitler n'ont rien, absolument rien inventé. Ils n'ont fait que puiser aux sources, qu'appliquer en grand, officiellement, ce que l'Etat-Major avait toujours préconisé, soigneusement préparé, depuis un siècle et demi.

La naissance de l'Etat-Major boche est due à un accident, à la défaite écrasante de la Prusse par les armées napoléoniennes. Mais comme il s'est greffé parfaitement sur la mentalité spéciale germanique, il a fini par ne faire qu'un avec l'Empire et à influencer d'une façon démesurée sur la vie du Reich.

Dans quelques jours, les trois grandes Puissances vont discuter à Berlin, ou dans ce qu'il en reste, du sort de l'Allemagne, sans compter

quelques autres problèmes fort importants. Il est évident, après l'expérience terrible des années 1864 (guerre des Duchés), 1866 (guerre avec l'Autriche), 1870 (guerre avec la France), 1914 (guerre mondiale), 1939 (seconde guerre mondiale), que, si l'on veut maintenir la paix au moins pendant quelques décades, il faut à tous prix supprimer la cause essentielle d'un futur conflit. Cette cause, c'est l'existence du grand Etat-Major allemand, cette usine de mort, qui passe par tous les camouflages, mais qui reste le cerveau de l'armée.

On a beaucoup reparlé de Clausewitz, le grand stratège allemand, dont le génie militaire — militaire seulement — fut peut-être au niveau de celui de Napoléon. On semble ignorer, par contre, des figures curieuses comme celle de Gneisenau et surtout Scharnhorst, le réorganisateur de l'armée prussienne après le désastre d'Iéna et le fondateur véritable du Grand Etat-Major prussien.

Pourtant, ces deux hommes, plus que tous autres contribuèrent à la renaissance de la Prusse et à son hégémonie sur le reste de l'Allemagne.

On ne peut évaluer exactement un organisme du genre du Grand Etat-Major qu'en étudiant ses origines et en suivant de près son évolution. Faute de quoi, on a tendance à l'assimiler à un simple organisme militaire comme il s'en trouve dans tous les pays.

Les instruments fondés par Frédéric le Grand s'étaient rouillés depuis 1760 et n'avaient pu tenir devant la stratégie entièrement renouvelée de Napoléon. Les successeurs du grand Fritz n'avaient certes pas ses capacités militaires et de médioses commandants-en-chef, ne surent qu'enregistrer défaites sur défaites, vivant encore sur les données datant du temps de Cromwell, perfectionnées par Marlborough et empruntées au modèle de Gustave-Adolphe, durant la Guerre de Trente ans!

Frederick Guillaume III était d'une telle médiocrité militaire qu'il laissa au duc de Brunswick — une autre médiocrité — le soin de diriger ses armées.

(Suite à la page 3)

À Truman de parler!

La conférence des trois Grands dans le faubourg berlinois de Potsdam a enfin commencé... Commencé en retard, M. Staline n'ayant pas jugé à propos de faire acte de présence lundi, jour fixé pour l'ouverture de la dite conférence. Ce retard a suscité, comme il fallait s'y attendre, des commentaires idiots de la part des journaux qui, depuis qu'ils n'ont plus de succès ennemis à monter en épingle, sont constamment à l'affût d'un différend ou d'un semblant de différend entre alliés. Le premier ministre Churchill et le président Truman semblent, pour leur part, avoir beaucoup mieux pris leur parti de l'absence de M. Staline, lundi, que certaines feuilles laurentiennes. Quoi qu'il en soit, sans tomber dans le pessimisme exagéré de nos candides à rebours de la bonne presse, nous pouvons nous attendre à ce que les tiraillements qui se sont produits tout au début ne seront pas les derniers que connaîtra cette historique rencontre.

Tant que la Russie était menacée dans sa vie même, que l'Angleterre de son côté n'en menait pas large et que les Etats-Unis ne tenaient pas à avoir envoyé à une inutile boucherie des centaines de milliers de ses fils, les chefs alliés avaient tous d'impérieux motifs de faire taire leurs ressentiments personnels et de mettre respectivement de l'eau dans leur breuvage national. Mais à présent que la guerre est gagnée en Europe et que la Russie se trouve, théoriquement tout au moins, en état de paix, on peut s'attendre à ce que les entretiens, sur lesquels planera toujours un secret problème heureux, d'ailleurs, ne soient pas toujours marqués au coin d'une parfaite aménité.

On a raconté qu'au cours des deux conférences tripartites qui eurent lieu dans le passé à Téhéran et à Yalta, seule l'intervention du regretté président Roosevelt empêcha M. Staline et le camarade Churchill d'en venir à des extrémités regrettables... Mais on dit tant de choses! Si toutefois il n'existait pas entre les deux hommes une entente cordiale, on peut se demander quelle attitude adoptera le président Truman. Se propose-t-il de tenir, comme son prédécesseur, le rôle de médiateur entre ses deux grands alliés? Ou bien, renonçant à imiter Roosevelt, compte-t-il suivre une ligne de conduite strictement personnelle, qui lui sera dictée par les circonstances?

Nous souhaiterions presque que M. Truman ait pris cette dernière décision et qu'il s'emploie avant tout à faire valoir le point de vue américain, laissant les deux autres chefs d'Etat vider leurs querelles comme ils l'entendent — si querelles il y a... Il nous semble qu'il y aurait tout à gagner pour la cause de la liberté humaine et de la vraie démocratie si M. Truman, au lieu de s'employer à concilier le totalitarisme soviétique et l'impérialisme britannique, consacrait tous ses efforts, avec détermination, avec entêtement même, à faire triompher les idéals et le gros bon sens du grand peuple américain.

Car ce sont les Américains qui possèdent encore, même s'ils sont parfois les premiers à le méconnaître, le système politique et économique le plus propre à assurer le bonheur du plus grand nombre. Ils auraient bien tort, à présent qu'ils sont en mesure de parler haut et ferme, d'hésiter à mettre de l'avant ce système et de fournir ainsi l'occasion aux autres puissances d'imposer leur manière de voir à des peuples qui n'y sont pas nécessairement gagnés, quoi que prétende une certaine propagande.

Les Américains ont puissamment contribué, par leurs armées aussi bien que par le matériel de guerre et les vivres qu'ils n'ont pas épargnés, à libérer l'Europe et à vaincre le Reich nazi. Mais leur action diplomatique a malheureusement été loin d'être aussi efficace et aussi heureuse que leur action militaire. Par suite des hésitations de Washington, d'un manque de politique bien définie ou d'une répugnance incompréhensible à prendre avantage de la situation qu'avait conquise aux Etats-Unis l'héroïsme de ses soldats, nous avons assisté à ce spectacle inconcevable d'une Europe libérée en grande partie grâce aux efforts des Américains, et que la Grande-Bretagne et la Russie ont entrepris de se partager à elles seules. Il fait peu de doute que la plupart des peuples européens, s'ils leur était donné de choisir librement, préféreraient voir s'exercer chez eux l'influence américaine plutôt que toute autre.

Les Américains ont fait preuve jusqu'ici du plus louable désintéressement, et d'un désir remarquablement sincère de bonne entente. Mais si Russes et Britanniques profitent de cela pour exploiter la situation à leur avantage, ce désintéressement des Américains pourrait bien s'avérer désastreux pour l'Europe. La démocratie américaine se manifeste surtout, il est vrai, par le bien-être matériel des Etats-Unis; mais cet avantage, qui est d'ailleurs loin d'être négligeable, ne doit point faire perdre de vue que les principes idéologiques hérités de Jefferson sont les plus élevés qui soient, les plus généreux, les mieux faits pour assurer le bonheur de l'humanité. On dira que ces principes ne sont pas mis partout en pratique aux Etats-Unis mêmes, et que les représentants de ce pays à l'étranger n'en ont pas toujours donné l'exemple le plus convaincant... Cela est malheureusement juste, mais n'enlève rien à la valeur de la démocratie jeffersonnienne, et l'ensemble du peuple américain connaît indubitablement plus de liberté et de bien-être que tout autre peuple au monde.

C'est bien convaincu de la supériorité de l'idéologie et du mode de vie de son pays que M. Truman doit affronter M. Staline et M. Churchill. C'est avec la certitude que les peuples libérés d'Europe attendent des Etats-Unis autre chose que des vivres et des médicaments pour le corps, qu'il doit discuter les problèmes internationaux.

Que le président des Etats-Unis soit prêt à bien des concessions dans l'intérêt de la paix, nous ne pouvons que l'approuver. Mais, on est en droit d'attendre de lui, en même temps qu'une intelligente tolérance, une fermeté non moins intelligente. Les Etats-Unis le sont de plus en plus. Leur puissance ne doit pas faire le jeu des ambitions d'un dictateur ou d'un empire.

Le Canada est pays d'Amérique, ne l'oublions pas!

Emile-Charles HAMEL

EN PAGE 8:

M. MAILLARD
se décide enfin à
SERVIR L'ART!

SOUVENIRS du Canada français

par Maurice Genevoix

Cela date de 1939. Il pourrait sembler que c'est loin, perdu dans un passé que le bouleversement du monde, la fièvre des récentes années et les traces qu'elle laisse après elle ont éloigné davantage encore, au fond d'une brume quasi fabuleuse.

A peine, au long de ces jours interminables, quelque message miraculeusement parvenu m'avait-il apporté l'écho d'une voix venue de là-bas. Mais la voix était si vivante et si proche qu'elle permit à mes songes canadiens, à mes souvenirs solitaires, une réalité de nouveau familière, émouvante et toujours fraternelle. C'était comme des relais, des signaux au fond de la nuit.

J'avais ainsi le témoignage d'une présence constamment attentive, d'une fidélité sans défaut: on continuait de penser à nous sur les rives du Saint-Laurent. On écrivait nos lettres. On sentait, autant qu'il est possible, le prix de ce qui était menacé, étouffé, aventuré en péril de mort. Et l'on acceptait de souffrir, autrement, mais d'un même cœur, pour en assurer le salut.

En ce printemps de 1939, nous venions de quitter les Trois-Rivières pour les Grandes Piles et Rabyka, où nous devions aborder la forêt de Haute-Mauricie. Déjà, pendant les précédentes semaines, nous avions parcouru quelques milliers de milles à travers la province de Québec. A Toronto, à Ottawa, à Montréal, à Québec même, les rencontres s'étaient multipliées, les entretiens de plus en plus libres et confiants. Pareil au jeune Français croisé dans les rafales de neige sur le "ferry boat" de Lévis, et qui s'ébahissait, à tout venant, de l'entendre parler que sa langue maternelle, j'avais, chemin faisant, redécouvert, pour mon propre compte, des foyers de culture, de maintenance humaniste, catholique et française. J'y avais reconnu, avec la sorte et la qualité d'émotion qu'on devine, des façons de penser, des moeurs, des sentiments, des attitudes morales, des réflexes spirituels où je mélaïs autant de liens, de ressemblances, autant de signes de parenté. Assurément, plusieurs siècles de vie sur cette terre américaine n'avaient pu manquer de laisser leur empreinte, d'infléchir et d'orienter l'évolution des groupes humains. Ces sédiments frappaient les regards. Mais le fond dans sa profondeur, dans sa substance originelle, avait gardé son aloi, sa pureté.

Néanmoins, là davantage. C'est à Québec surtout que j'en avais été frappé. Toronto est une ville d'Amérique. Montréal, — "la seconde ville française", disent volontiers les Canadiens — juxtapose deux civilisations: point de rencontre où les interférences vont de jour en jour s'affirmant, jusqu'à laisser prévoir, dès à présent, une fusion que l'on espère heureuse. Pour ces cités énormes, proliférantes, le rythme même de leur croissance, l'affairement dont elles sont la proie ne sont pas très propices à la survie des souvenirs. Tandis que la vieille citadelle québécoise, campée sur sa falaise au bord de l'estuaire laurentien, si active qu'elle soit, elle aussi, se souvient de son long passé.

Oppidum et vigie, aux rues en pente, aux durs pavés, qui s'est longtemps repliée sur elle-même, qui dut maintes fois et vaillamment faire tête, contre l'Indien, l'Anglais, le Yankee, elle a lentement et naturellement évolué. L'air même que l'on y respire, le silence de telles de ses rues que bordent des murs de couvents, de telle petite place solitaire où l'on découvre à l'improviste le buste en bronze d'un Louis XIV adolescent, où ne parvient qu'à peine la lointaine rumeur du port, enveloppent le voyageur français d'une paix feutrée, austèrement et doucement provinciale, accompagnant de flânerie d'un songe errant, peuplé de secrets.

C'est bien ici la ruche-mère, où ces pionniers de forte race ont multiplié leurs familles, puis essaimé par la province, du Lac Saint-Jean, jusqu'au sauvage Abitibi, vers le sud, jusqu'aux "Etats". Deux ou trois centaines de milliers il n'y a guère plus d'un siècle, aujourd'hui plusieurs millions, trois ou quatre dans le Dominion, plus de cinq avec ceux de Boston, de Worcester, îlots de souche française, catholiques, laborieux et doux, que l'américanisme n'a pas encore métamorphosés, envoient moins assimilés.

C'est ce qu'on appelle, là-bas même, "le fait français en Amérique". Si réellement et manifestement français, qu'il devait m'arriver maintes fois d'éprouver avec

force, au contact de ces Canadiens, un sentiment étrange et cevoir, à travers eux, une image de ma propre patrie, plus vraie, moins altérée que celle qui surgissait en moi quand j'évoquais mon lointain pays.

Pour être plus précis, il s'agissait d'une image rajeunie, qui me dépassait dans le temps encore plus que dans l'étendue. Je ne pouvais alors m'empêcher de songer que les épreuves subies par mon pays, la première guerre que les hommes de mon âge avaient vue ravager son sol, répandre en ombres hécatombes le meilleur d'un sang généreux, nous avait terriblement vieillies, atteints pour des années dans notre vitalité profonde. Là-bas on était gai, spontanément et magnifiquement gai. On aimait les fêtes et les chants, les réunions de parentèle ou d'amitié. Les vieillards mêmes gardaient un air de jeunesse, se répandaient en bavardages, se répandaient en bavardages, se répandaient en bavardages. On abordait les tâches avec une bonne humeur vaillante. On faisait confiance à ses chances, à sa destinée, à la vie.

J'en vins à me sentir moi-même presque Canadien français. J'avais chaussé des demi-bottes par-dessus les bas de laine bis, à revers lissés de rouge, endossé le makin de laine que portent les "hommes du bois". Nous étions sept à Rabyka, moi compris, dans le bac qui nous passait sur la rive droite du Haut-Mauricie, entre les trains de billots flottants qui descendaient vers les pulperies d'en bas: deux prêtres, un député au parlement fédéral d'Ottawa, un commerçant des Trois-Rivières, notre hôte et l'un de ses fils. Mais au lieu de nous recevoir dans sa maison des Grandes-Piles, c'était en pleine forêt, à son camp du Chapeau-de-paille, que nous avait conviés ce "roi" de la forêt mauricienne.

Un camp, ou plutôt un village; car dix-huit cents bûcherons travaillaient l'hiver dans ses camps, abattaient les sapins pour les usines de la vallée. Nous vécûmes là, en pleine forêt, des jours et des nuits mémorables, une merveilleuse solitude en commun. Tous ces hommes différaient entre eux, dissemblables au point que le hasard, en les réunissant, avait groupé dans ce désert d'arbres une sorte de microcosme social: l'un des prêtres, curé de paroisse, l'autre professeur au séminaire; le commerçant tenait boutique de "souvenirs" à l'intention des touristes américains: figurines taillées au couteau, boîtes en poil de porc-épic, mocassins "Indian handicraft"; le député représentait à Ottawa une petite ville de la vallée; l'homme des coupes, le maître du camp, était l'un de ces "contracteurs" qui traitent, à leurs risques et périls, l'énorme marché avec le puissant trust de la Consolidated...

Je regardais et j'écoutais, m'efforçant de comprendre et soucieux de me souvenir. La vie de chacun de ces hommes, leur réunion, leur confrontation étaient pour moi pleins de saveur et d'enseignements. Nul d'entre eux qui ne me rappelât d'autres rencontres, d'autres propos, qui ne m'apparût tôt ou tard dans une clarté révélatrice. Ce sentiment s'imposait à moi, d'autant plus valable à mes yeux qu'il n'était point sollicité. Le jour au long des portages, sur les lacs où nos canots glissaient, dans les causeries du soir, au bord de la lumière et dorée, tandis que les derniers huardes, plongeant, émergeant tour à tour, faisaient retentir les combes de leur étrange rire sangloté, je me laissais pénétrer à la fois par la sérénité sauvage des lacs et de la forêt, et par l'exaltation secrète qui naissait de notre compagnonnage.

Je continuais de m'oublier, d'écouter. La nuit seulement, sous la tente, regardant les étoiles scintiller par l'ouverture triangulaire, dans le silence illimité de la forêt que traversait, à de longs intervalles, le cri limpide, interminable, d'un grand nocturne en chasse sous les arbres, je me reprenais à songer, à évoquer pour les confronter les épisodes de mon voyage.

Les voles reprenaient vie, avec leur véhémence, leur chaleur, leur passion humaine. Il me semblait alors mieux comprendre, dans cette lucidité à demi sensorielle qui précède l'oubli du sommeil. Alors les antagonismes se rapprochaient, se fondaient sans pourtant disparaître dans une harmonie secrète, frémissante et contrastée encore comme tout ce qui est vivant, mais profonde et naturelle que ne menaçait plus la précarité dangereuse qui naît de l'artifice ou de l'hypocrisie.

Alors, sans me contraindre moi-

La Chine cherche à augmenter son commerce avec l'étranger

"Si la Chine veut retrouver son équilibre économique, il lui faut augmenter son commerce avec l'étranger. Elle a besoin de capitaux pour établir ses industries, mais comme tout commerce doit se faire sur une base d'échanges, la Chine devra également augmenter sa production agricole", dit M. Tsou Lin, président de l'Office du Commerce extérieur en Chine.

"Une population de 450.000.000 constitue un marché magnifique — le rêve de bien des pays — mais, il importe d'augmenter d'abord le pouvoir d'achat des fermiers de la Chine en multipliant leur capacité de production. C'est à partir de cette base seulement qu'on peut fonder des projets pour l'industrialisation de la Chine, dit M. Tsou. D'ailleurs la Chine trouvera sûrement des débouchés pour ses produits même si elle double ou triple sa production, car il existe une grande demande pour les produits suivants: la soie grège, le thé, les soies à broches, l'huile lourde, la laine et le coton.

Une priorité accordée à l'exportation

"Le commerce d'exportation est vital pour la Chine, car autrement comment pourrait-elle ses importations? de continuer M. Tsou. Et c'est pour cette raison qu'il préconise un système de priorité pour la production des produits d'exportation. M. Tsou reconnaît la nécessité d'abaisser le coût de production afin que les produits de la Chine puissent rivaliser avec ceux des autres pays sur le marché mondial aussi bien que l'amélioration et le classement des produits.

Interrogé sur les problèmes actuels du commerce en Chine, M. Tsou mentionne les effets néfastes des taux d'échange avec l'étranger et les difficultés du transport ainsi que ceux de l'inflation. Dans ce dernier cas, la Chine a trouvé une solution en finançant les importations avec les profits provenant des exportations, d'où on a pu importer en Chine une quantité appréciable d'articles, nécessaires. Il est entendu que l'embouteillage du transport ne cessera pas tant que la Chine recevra du matériel de guerre.

Efforts pour encourager le commerce

Les monopoles du gouvernement qui existent actuellement sur certains articles ont été établis afin de conclure des échanges avec les Nations Unies et ils seront abolis aussitôt que possible. "L'Office du commerce extérieur met tout en oeuvre pour encourager le commerce après la guerre, déclare M. Tsou. Des coopératives de production ont été formées en vue de produire suffisamment pour l'exportation et renflouer ainsi le crédit de la Chine. Des associations de commerce réglementent la qualité et le prix de revient des produits. Enfin l'Office du commerce extérieur s'occupe également d'établir des relations cordiales et des ententes commerciales avec les pays de l'étranger.

"J'ai confiance, dit M. Tsou en terminant, que le commerce de la Chine sera florissant surtout si on en juge par le grand nombre de nouvelles compagnies commerciales qui se sont enregistrées récemment".

même, je leur donna raison à tous. Je comprenais le pasteur de bourgade, l'éducateur du séminaire, leur volonté de maintenance et le souci de primauté qu'elle emportait fatalement avec soi; mais parallèlement le député d'une petite ville industrielle, son pragmatisme un peu outreancier, et l'ambition qui le déterminait, mais également le national, de ne pas être distancé par le mouvement d'une

civilisation. Je songeais à notre hôte, à ce chef venu du peuple, à son audace entreprenante, aux habitudes qu'il menait sans trêve contre les hommes et la forêt. Je l'admire, comme un autre luttant rencontré plus loin dans le Nord, Canadien français lui aussi, bâtisseur d'usines et de villes, en lutte ouverte contre une concurrence implacable. Il avait touché des épaules; mais il refaisait du

dollar dans des élevages de visons avec le seul désir de reprendre la lutte sur le même clos que naguère. Cette vaillance, cette vitalité, je les retrouvais chez nos guides, chez les trappeurs dont nous avions partagé les vivres, le jambon fumé, le thé noir; ou chez les gardes-feux, qui nous avalaient joints un soir parce qu'ils avaient vu monter la fumée de notre camp du haut de leur tour de guet.

Billet Biographique

Horace Walpole

Horace Walpole (1717-1797), auteur anglais, fut le premier d'un groupe d'écrivains anglais qui traitèrent les terrains surnaturels dans leurs romans. Ces romans, pleins de châteaux aux cachots et de "maisons visionnées" (l'expression est de Victor Hugo), qui nous semblent aujourd'hui bien ridicules et bien démodés, jouissaient alors d'une grande faveur auprès du public français aussi bien qu'anglais.

Horace Walpole, l'ami du poète Thomas Gray, et l'auteur du célèbre *Château d'Otrante* (1765), roman de mystère et de terreur, a aidé à inaugurer en Angleterre et plus tard en France une nouvelle école littéraire dite l'école gothique de l'art romanesque. Son roman est l'avant-coureur des terrifiantes histoires du lointain passé médiéval et du genre mystérieux et ténébreux, qui secouèrent les nerfs de nos ancêtres.

C'est surtout pendant la période romantique que l'école anglaise de la fiction gothique créa la vogue du diabolisme médiéval dans la littérature romanesque. On sait qu'en contraste avec les classiques, qui avaient exalté la raison comme faculté principale, les romantiques s'inspirèrent de l'imagination et de la fantaisie. Les désenchantés de la Restauration, mécontents du présent, se tournèrent au passé et cherchèrent leur inspiration dans la vieille France. Ils s'engouèrent du satanisme et de la sorcellerie du moyen âge et prirent Satan pour leur principal sujet d'intérêt.

Le roman du *Château d'Otrante*, qui est à présent tombé dans un éternel oubli, jouissait pourtant d'une grande faveur auprès du public du dernier quart du XVIIIe siècle et du premier quart du XIXe siècle. Walter Scott louait Horace Walpole et lord Byron regardait le *Château d'Otrante* comme le plus grand roman de la langue anglaise.

Maximilien RUDWIN

Le sommeil venait peu à peu. Le grand hibou cornu, d'un bout à l'autre de la nuit, étirait la même plainte limpide. Le souffle de mes compagnons animait l'ombre de la tente. Je me disais, évoquant un propos des paysans de mon pays: "Il faut de tout pour faire un monde. Je sais bien que d'ici quelques jours, chacun de ces compagnons trahira vers un autre lui-même, retrouvera les mé-

mes préventions, les mêmes maux, tendus vigilants. Ne vois-je pas que d'eux à nous aussi, à la vieille mère-patrie lointaine, d'autres malentendus n'ont cessé d'élever leurs nuages, çà et là parfois dissipés ailleurs prêts à surgir encore?... Mais nous sommes là, ce soir, tous ensemble; eux et moi, venu de si loin, qui me sens "pareil" avec eux".

(Le Monde Illustré)



Si Séraphin vivait...

"Viande à chiens!"

LE RATIONNEMENT ÇA BEN DU BON SENS."

SÉRAPHIN: Sais-tu, ma femme, que je trouve ça estra; estra, moi, c'est l'histoire de rationnement et de contrôle des prix.

DONALDA: Qu'est-ce que c'est ça; une inflation?

DONALDA: Ben, voyons, mon mari, j'te reconnais pas!

SÉRAPHIN: J'm'en vas te dire pourquoi. C'est par rapport qu'ça protège mon argin.

SÉRAPHIN: Les prix montent, montent, montent! Et pis, après un bout d'temps, c'est la banqueroute. L'argin vaut pus rien. Vois-tu ça ma femme, mon argin! Rien qu'à y penser ça me rend malade. J'cré que j'en mourrais une autre fois.

DONALDA: Comment-ça don?'

SÉRAPHIN: Vois-tu ma femme, quand i'a une grosse guerre, même après la victoire, i'a ben du monde qui ont pas mal d'argin. (C'est pas comme moi; j'suis si pauvre). Pis, i'a ben des choses que la guerre a rendu rares. Pour qu'en ait pour tout le monde, le Gouvernement a organisé le rationnement.

DONALDA: Tu penses rien qu'à l'argent, mon mari. Moi, j'trouve que le rationnement, c'est bon surtout, par rapport qu'ça représente la justice pour tout le monde.

DONALDA: C'est ben fin. Comme ça i'a personne qui crève de faim. Pis ce qu'on a est partagé avec justice.

SÉRAPHIN: En par cas; ceux qui trichent le rationnement, ceux qui chargent plus cher pour leurs produits que le prix permis, i'sont pas fins, i'se trichent eux-mêmes. Si on veut éviter un désas' économique, i'faut rien acheter, i'faut rien vendre en dehors des cadres de la loa. Ça serait amener l'inflation. Pis, à part de ça, c'est après une guerre que le danger d'inflation est le plus grand.

SÉRAPHIN: Mais, c'qui m'intéresse surtout, moi, c'est qu'on a mis un plafond sur les prix pour pas que le peu qu'y a coûte les yeux de la tête. Si c'tait pas du rationnement pis du plafonnement, on aurait une inflation effrayante.



L'INFLATION C'EST LA RUINE

LA COMMISSION DES PRIX ET DU COMMERCE EN TEMPS DE GUERRE

QUELQUES PROPOS sur L'ACTUALITÉ

Le nouvel esprit de Potsdam et la conférence des Trois. — L'heure du règlement des comptes. — La question de l'Extrême-Orient et celle des Dardanelles. — Les nouvelles frontières de la Pologne. — Restauration monarchique en Espagne? — Les révélations de Gamelin et la défaite française.

par André Bowman

Si les correspondants de guerre, actuellement assignés en Allemagne s'arrachent les cheveux à cause de la censure absolue qui couvre les pourparlers des chefs des Trois Grands Pays à Potsdam, les commentateurs font de même, mais pour une toute autre raison: ils sont submergés par les nouvelles importantes qui surgissent de partout.

La conférence des Trois forme naturellement le problème le plus important de l'actualité, parce que, en somme, il reste le problème essentiel de la paix. Mais comme cette dernière est conditionnée par mille et un éléments, les questions connexes prennent une importance considérable.

Il y a une crise à peu près partout: en Macédoine, à propos des Dardanelles, en Espagne, en Belgique, en France et même en Irlande où l'Armée républicaine vient de condamner à mort de Valera, premier ministre depuis 25 ans.

Quelques autres faits, hautement significatifs, se sont produits. Une mission chinoise s'est rendue à Berlin et semble avoir obtenu des résultats très considérables. Les Etats-Unis, après une réorganisation du cabinet, vont accorder un prêt considérable à la Russie, la restauration monarchique en Espagne semble être assurée, dans un avenir prochain.

La question dynastique en Belgique prend une forme aiguë. Les Chambres, suivant l'opinion publique, se prononcent contre le retour de Léopold III, et ce dernier refusant de se rendre à l'évidence et d'abdiquer risque fort de provoquer une crise de première grandeur dans son pays.

Il y a là analogie avec la situation provoquée en France par le retour du maréchal Pétain. Dans l'un et dans l'autre cas, on est parvenu à créer des pôles ayant une grande force d'attraction. Mais dans ce dernier cas, les révélations contenues dans les déclarations faites par le général Gamelin sont suffisantes pour faire pencher la balance en faveur des gens qui ont toujours considéré la défaite française comme une chose voulue par le haut commandement français.

Tandis qu'on ne peut en dire autant du roi des Belges qui ne peut être accusé directement de trahison, encore que ses sentiments à l'égard des Puissances de proie soient bien connus.

Dans le cas du roi des Belges on se trouve en face de cet éternel problème de la dualité de pouvoirs. Un souverain, chef civil par excellence, peut-il être en même temps chef militaire de son pays? Les nombreux exemples du passé sont là pour prouver le contraire. Il n'y a donc qu'une analogie entre le cas du roi des Belges et celui du sénile maréchal.

En Espagne, la question est différente. La complexité évidente du régime Franco avec l'Allemagne et l'Italie rendait ce régime impossible aux Alliés vainqueurs.

Comme je le soulignais il y a quelques semaines dans les colonnes du JOUR, les généraux et politiciens de Madrid étaient condamnés, surtout après l'assile accordé aux criminels de guerre aussi notables que Fernand de Brion ou Laval ou Hitler. Car il semble de plus en plus certain, qu'après une mise en scène savante, le Fuehrer, se serait simplement réfugié en Espagne, tandis qu'une partie de son entourage arrivait à se mettre en sécurité en Argentine.

Du point de vue intérieur, le régime était plus que chancelant. Franco ne se maintenait que par la grâce des Alliés. Ces derniers ayant liquidé l'Allemagne, il fallait procéder à une épuration du reste de l'Europe. Le seul point réellement dangereux était l'Espagne, non pas au point de vue militaire, le pays étant totalement incapable de prendre part à la guerre, preuve de la désorganisation du pays, mais au point de vue politique, propagande surtout.

On ne saurait en effet nier que, dans ce domaine, la Phalange ait fait un mal énorme dans le monde entier, plus particulièrement en Amérique du Sud. Il fallait que cet état de chose eût une fin. L'heure est arrivée et tout le monde s'en réjouira.

Le sort de l'Allemagne
Comme je l'ai dit plus haut, c'est l'Allemagne qui restera longtemps encore, au premier plan de l'actualité.

Le premier problème est celui de la liquidation effective et surtout durable de cette monstrueuse organisation qui s'appelle l'Etat-Major allemand.

Pour cela, il faut une entente parfaite entre Alliés, Russes compris. Autrement, ce ne sera qu'une question d'années avant que le Haut Commandement ne soit réformé avec tous ses projets de vengeance soigneusement mûris.

Pour le moment, on a été témoin de tiraillements regrettables. Mais devant un problème aussi essentiel que celui de l'impuissance future du Reich; l'unanimité devrait pouvoir se faire avec une facilité relative, si même les autres problèmes ne sont pas réglés dans l'esprit où l'on voudrait les voir s'arranger.

Le deuxième point est celui de l'administration des pays occupés. Question délicate entre toutes et permettant toutes sortes d'interprétations. Le troisième est celui de la liquidation effective du nazisme. Là encore, il y a des dissentiments profonds, mais en raison des nécessités d'après-guerre, on peut espérer que la Russie mettra beaucoup d'eau dans son vin. Déjà on est arrivé à obtenir pas mal de concessions de la part de Moscou.

Le nouvel esprit de Potsdam qui devrait naître à la suite de la conférence des Trois est tout l'opposé de celui couvé par Frederick le Grand. Mais là encore, pour qu'il ait des chances de germer, il faut l'unanimité des Puissances. C'est pourquoi tout ce qui vise, sous un prétexte ou sous un autre, à semer le désaccord entre les grands pays est délibérément criminel.

La conférence de Potsdam
Elle se déroule actuellement au Château de Sans-Souci sous la protection d'une censure absolue. Ces précautions ne sont pas exagérées. Déjà, on signale une formidable explosion qui se serait produite

Le rationnement de la viande sera remis en vigueur au pays
Le rationnement de la viande, avant que le mécanisme puisse être mis au point, car le nouveau rationnement pose des problèmes très difficiles. Aussi demandons-nous à tous les Canadiens de réduire volontairement d'ici la leur consommation de viande. Comme il y a des stocks suffisants d'autres denrées alimentaires, que l'on peut fort bien substituer à la viande, la Commission des prix est convaincue que les Canadiens se feront un devoir de consommer moins de viande.

aux environs du lieu de la réunion. Un sabotage allemand est toujours à craindre. Du reste, la conférence n'a rien du caractère de celle de San Francisco. Le secret s'impose, surtout quand on sait quels abus certaines libertés journalistiques ont donné lieu dans le passé.

Parmi les grands problèmes qui seront discutés à Potsdam il faut signaler celui de l'intervention russe en Extrême-Orient, intervention qui pourrait dans l'état actuel des choses être décisive. Vient ensuite celui de l'administration de l'Allemagne, celui des réparations — entre autre celui des transferts de populations ennemies pour fins de reconstruction des régions dévastées —, celui des règlements de frontières (Pologne, Balkans, France, Danemark, etc.) enfin la fameuse question du Proche-Orient (Dardanelles, Iran). Le statut futur de l'Autriche est également fort important, ainsi que celui des forces polonaises échappant à l'influence de Varsovie.

Extrême-Orient
Le ministre chinois, Soong, est revenu d'une importante mission à Moscou. On croit deviner que la Chine et la Russie sont presque arrivées à une entente. Dans ces grandes lignes, elle consiste à reconnaître des zones d'influence russe en Asie centrale et en Mongolie, moyennant quoi Moscou interviendrait en faveur de la Chine et appaierait peut-être certaines de ses revendications en Indochine française. La récente mission mongole en Russie semble indiquer que de grands événements sont à la veille de se produire en Extrême-Orient. C'est une question à suivre de près.

Le problème se greffe sur celui du Moyen et du Proche-Orient. Il y a la question aiguë des pétroles qui divise actuellement l'Angleterre et la Russie. Cette dernière insiste toujours pour avoir droit à des concessions en Iran, actuellement occupé militairement. De là on passe facilement à la question des Dardanelles, de ces fameuses Dardanelles, qui ont provoqué tant de conflits passés et en provoqueront tant dans l'avenir. Il s'agit de savoir si l'on va se trouver, une fois de plus, en face du fait accompli et d'une action unilatérale de la part de la Russie.

La Turquie espère sans doute jouer d'une Puissance contre l'autre, pour garder sa domination absolue sur les Dardanelles. On est là en face d'un exemple frappant d'un petit pays, provoquant un conflit entre grandes Puissances.

Les questions pendantes
Celle des réparations, tout comme celle de l'administration des territoires ennemis, sont des questions de longue haleine, qui ne pourront être mises au point qu'après de longs et patients efforts. Celle des frontières nouvelles en Europe sont plus urgentes. Il est probable que ce seront celles de la nouvelle Pologne qui soulèveront le plus de difficultés.

Il s'agit en effet, dans l'esprit des Russes, de transformer un pays essentiellement agricole en une Puissance industrielle, susceptible de faire contre-poids à l'Allemagne dans quelques années.

Si les régions orientales de la Pologne ne sauraient plus soulever maintenant de difficultés réelles, celles de l'ouest sont plus délicates à déterminer. Il faudra, en effet, pour mettre en pratique le plan, transférer quelque huit millions de Boches, car il est absolument certain que Varsovie ne tolèrera pas la présence sur son territoire d'Allemands irréductibles.

Un projet voulait que la Pologne reçût la Silésie, à certains égards plus importante même que la Ruhr, une partie du Brandebourg, ancienne terre slave, jusqu'à la Neisse, une tranche de la Poméranie et presque toute la Prusse orientale, jadis très essentiellement polonaise. Le port libre de Koenigsberg resterait à la Russie. Le nouvel Etat aurait donc une côte considérable et tout l'accès nécessaire sur la mer. Il hériterait d'une puissance industrielle considérable, encore qu'on ne voit pas très bien comment un pays agricole puisse se transformer presque du jour au lendemain en un Etat industriel.

De toute façon, la Pologne ne perdra rien à l'échange de territoires. Sauf peut-être quelques irrégularités dans le genre du général Anders, dont l'ordre du jour récent est hautement significatif du bourbonisme polonais.

Les déclarations de Gamelin
A beaucoup d'égards, les déclarations de l'ancien commandant en chef des forces françaises et alliées sont autrement plus importantes que celles faites, ad usum delphini, par tous ces maréchaux boches dont on nous a corné les oreilles depuis la chute du Reich.

Bien qu'il faille y voir une sorte de plaidoyer pro domo, il est certain qu'elles éclairaient de façon étrange toute la politique du haut commandement français, avant et pendant la guerre. Les accusations de Gamelin sont formelles: le généralissime français avait donné un ordre de contre-offensive, ordre qui ne fut jamais exécuté. Ce qui fait que la tentative d'arrêt de l'avance allemande n'eut jamais lieu. Et en pleine bataille, des influences occultes firent sauter le commandant en chef pour le remplacer par un vieillard, le général Weygand. On sait le reste. Ce fut la capitulation à brève échéance. Gamelin est persuadé que l'on pouvait se retirer sur des redoutes, comme la Normandie ou la Bretagne, ou encore s'installer en Afrique du Nord.

Comme réponse à ces accusations, Pétain ne trouve que des excuses assez faibles comme celles d'accords jamais signés entre la France et l'Angleterre.

Les déclarations fantaisistes d'un Rougier ne changeront rien à l'opinion publique qui semble déjà savoir à quoi s'en tenir sur les responsabilités du régime Pétain.

Comme l'a déjà déclaré le président de la Commission, M. Donald Gordon, la ration de viande sera d'une livre et un tiers ou de deux livres, poids de carcasse, par semaine, ce qui, en fait, équivaut à la ration allouée lors du premier rationnement. Si l'on tient compte du fait que le poisson, la volaille et certaines viandes ne sont pas rationnées, et que de nombreux Canadiens consomment de la viande dans les hôtels, les restaurants et les autres salles à manger, on en arrive, en effet, à la conclusion que la ration moyenne individuelle sera de 130 livres par année, une diminution de seulement douze pour cent.

Comme l'a déjà déclaré le président de la Commission, M. Donald Gordon, la ration de viande sera d'une livre et un tiers ou de deux livres, poids de carcasse, par semaine, ce qui, en fait, équivaut à la ration allouée lors du premier rationnement. Si l'on tient compte du fait que le poisson, la volaille et certaines viandes ne sont pas rationnées, et que de nombreux Canadiens consomment de la viande dans les hôtels, les restaurants et les autres salles à manger, on en arrive, en effet, à la conclusion que la ration moyenne individuelle sera de 130 livres par année, une diminution de seulement douze pour cent.

Jours maigres au pays

Depuis vendredi dernier, 13 juillet, il est aussi défendu de servir de la viande, le mardi et le vendredi, dans les restaurants, les hôtels et les autres salles à manger. Cette mesure, prise à l'occasion de la campagne nationale de conservation, demeurera en vigueur jusqu'à la disparition du rationnement. Ces établissements pourront servir de la volaille, du poisson, des extraits de viande, de la soupe faite avec de la viande, mais non des mets de viande et des fèves au lard ou au bacon, en conserve ou même préparés dans l'établissement.

Seuls les centres industriels élogés, où il est impossible de substituer d'autres aliments à la viande, les hôpitaux, les institutions pour infirmes et les équipages de navires, sont exemptés de cette ordonnance.

CELEBRATION DE LA FETE NATIONALE BELGE

Le dimanche 22 juillet aura lieu la célébration de la fête nationale de la Belgique. Une messe solennelle sera célébrée à l'église Notre-Dame, à 11 heures et avant le service religieux un cortège, dont le point de ralliement est fixé en face de l'Ecole Polytechnique, 1430 rue Saint-Denis, entre 10 h. et 10 h. 30 se rendra, police montée et musique militaire en tête, jusqu'à la place d'Armes. Le signal du départ est fixé à 10 h. 30 très précises et le parcours qui nous a été indiqué, est le suivant: rues Demontigny, St-Hubert, Craig et ainsi jusqu'à la place d'Armes.

Comme d'habitude les dames et les enfants se rendront directement à l'église. Quant aux messieurs, ils sont instamment priés de prendre part au défilé dès sa formation.

Après la messe, exécution des hymnes nationaux, sur le parvis de l'église et réception au local de l'Union nationale belge, 4504 rue Ste-Catherine est, où M. Paternotte de Lavallée, le nouvel ambassadeur de Belgique au Canada, adressera la parole au public.

Les Rescapés du Télémaque

par Georges Simenon
C'est une autre palpitante histoire de Simenon, qui vient de paraître dans les Editions Variétés. Elle sera la suite de cette hallucinante aventure des naufragés du "Télémaque". Qui a tué Emile Favier? Pourquoi a-t-on arrêté Pierre Canut, le fils d'un des naufragés? Dans la petite ville de Fécamp, ces questions sont sur toutes les lèvres.

Une histoire des plus troublantes que Simenon conduit avec son brio et sa lucidité habituelle. Qui a tué Emile Favier? Et pourquoi? Voilà ce que vous saurez lorsque vous aurez lu cet ouvrage passionnant.

Des centaines de milliers de poussins d'un jour ont été tués cette année, avec, croyons-nous, l'autorisation des fonctionnaires que ces choses regardent. Ces poulets, si on les avait laissés vivre et grossir, représenteraient aujourd'hui plus d'un million de livres de volaille que nous trouverions bien, par ces mardis et ces vendredis sans viande.

Une personne très au courant de ces faits, qui nous a rapporté ce dernier détail, nous assure que ce n'est là qu'un exemple entre cent. Une imprévoyance qui peut avoir les suites

Le vrai visage de l'Etat-Major allemand

— suite de la première page —
Il en résulte de tels désastres pour l'armée prussienne qu'il fallut bien réorganiser le haut commandement et la structure des forces armées.

Ce fut un général d'origine plébéienne, pas même prussien (il était hanovrien), Gerard David Scharnhorst qui présida à cette réorganisation. Il la fit sur des bases qui semblaient tellement démocratiques pour l'époque qu'une fois le danger passé, il fut remercié de ses services.

Il créa au sein du ministère de la guerre une section spéciale qui porta le nom d'Etat-Major général qui ne dépendait que du roi et non pas du département, devenant ainsi pour toutes fins pratiques l'organe de commandement, au nom du souverain.

C'était ni plus ni moins que la création d'un Etat dans l'Etat. Ce n'était plus l'Etat qui allait avoir une armée, mais l'Armée qui allait avoir un Etat. Les répercussions devaient être immenses.

Les résultats immédiats devaient être la révision des méthodes anciennes et leur transformation, qui devaient amener la victoire définitive de la Prusse. Les résultats à longue échéance peuvent se résumer à trois points principaux:

- 1) Autonomie complète de l'Etat-Major allemand par rapport au Ministère de la Guerre qui devenait, de fait, un simple organe administratif.
- 2) Possibilité d'obtenir tous les crédits militaires sans donner aucun compte au pays.
- 3) Fondation de l'hégémonie absolue de l'Etat-Major, avec pour conséquences, la direction effective des affaires intérieures et extérieures en dernier ressort.

Ces privilèges fantastiques, dont aucun Etat-Major au monde n'a jamais joui étaient étayés, plus tard, par la création d'une Diète strictement prussienne qui légiférait toujours en faveur de l'Armée. En quelques années, celle-ci devenait maîtresse du pays.

Après avoir organisé le nouveau service, on étudia les campagnes napoléoniennes en détail, on renouvela la stratégie et la tactique, ainsi que l'organisation de l'armée. Le premier titulaire du poste fut un Suisse français, Henri Jomini, mais les véritables fondateurs de l'Etat-Major allemand furent Scharnhorst et Gneisenau.

Une des mesures les plus importantes que prirent ces deux généraux qui se trouvaient être non-prussiens fut de créer l'armée "permanente".

Une fois de plus, au contraire de toutes les autres armées du monde, l'Etat-Major gardait son contrôle absolu sur tous les hommes qui avaient servi dans l'armée. Le mot réserves ne signifiait plus remplacement, mais bien des troupes au repos, susceptibles d'être rappelées

du jour au lendemain, sans intervention possible de la part des pouvoirs politiques ou administratifs. Les effectifs étaient donc limités simplement par l'âge des soldats.

Il fallait donc diriger la vie des citoyens prussiens, du berceau au cercueil. C'est ce que fit l'Etat-Major. En deux ou trois générations, toute la nation était caporalisée. On était arrivé au nazisme de fait sinon de nom. Le pas qui restait à franchir pour arriver au totalitarisme officiel fut fait sous le couvert de la crise économique qui devait faire émerger en 1932 l'hitlérisme couvé depuis longtemps par l'Etat-Major.

On commence à se rendre compte des responsabilités écrasantes de ce monstrueux organisme, sorte de résurrection de l'Ordre Teuto-nique de si funeste mémoire.

On comprend aussi la politique permanente de la Prusse qui dominait le reste de l'Allemagne. Quand Moltke devint chef de l'Etat-Major en 1857, la direction allemande de la guerre reçut le dernier coup de brosse. Elle fut portée à sa perfection. Les guerres du XIXe siècle sont là pour le prouver. C'est ainsi que naquit le pacte qui exista toujours entre Bismarck, plus tard chancelier d'Empire et le chef de l'Etat-Major. Le civil se soumettait volontairement au militaire, administrant pour son compte, afin de tourner la difficulté politique inévitable, si l'Armée avait voulu prendre officiellement les rênes du pouvoir.

Quand Guillaume II arriva au pouvoir, il voulut être à la fois son propre premier-ministre et son propre commandant en chef. Il s'ensuivit une tension très sérieuse entre l'Etat-Major et le Kaiser. Le chef même de l'Etat-Major, le comte de Schlieffen, homme très capable, avait même monté un complot destiné à renverser Guillaume II et à établir une dictature militaire, quelques années avant la première guerre mondiale.

Au lendemain de la défaite, l'Etat-Major reconstitué sous des noms d'emprunt se remit à l'oeuvre et, tout comme au temps de Napoléon, tourna toutes les difficultés imposées par les restrictions du traité de paix. L'Armée fut reconstituée sous la direction d'un brillant officier, Hans von Seeckt, un des plus beaux produits du militarisme prussien.

On sait les résultats. Une deuxième guerre mondiale, préparée, voulue, exécutée dans tous ses détails par l'Etat-Major.

On comprend dans de pareilles circonstances que le premier problème de la paix consiste à détruire, une fois pour toute, cette monstrueuse organisation qui s'appelle l'Etat-Major allemand.

Il faut le détruire, même si l'on devait pour cela exécuter tous les membres du Oberes Generalstab.

A. R. BOWMAN

Privations évitables

— suite de la première page —
sens avait été dirigé avec plus de clarté qu'il ne l'a été, il semble bien que nous aurions été en mesure d'accomplir davantage pour les autres en nous imposant à nous-mêmes des privations.

Des centaines de milliers de poussins d'un jour ont été tués cette année, avec, croyons-nous, l'autorisation des fonctionnaires que ces choses regardent. Ces poulets, si on les avait laissés vivre et grossir, représenteraient aujourd'hui plus d'un million de livres de volaille que nous trouverions bien, par ces mardis et ces vendredis sans viande.

Une personne très au courant de ces faits, qui nous a rapporté ce dernier détail, nous assure que ce n'est là qu'un exemple entre cent. Une imprévoyance qui peut avoir les suites

les plus pénibles pour notre population tout entière semble s'être manifestée chez ceux qui étaient chargés d'organiser et de diriger notre production de vivres.

Il est malheureusement trop tard pour revenir sur ce qui est déjà fait, et il semble bien que le Canada ne pourra tenir ses engagements internationaux sans que le peuple canadien consente des sacrifices désormais inévitables. Mais il faudrait pour l'avenir profiter de la leçon du passé et ne pas répéter les mêmes erreurs, qui seraient à présent inexcusables.

C'est très bien de demander à un peuple généreux de se priver pour ses frères malheureux. Mais il est inconcevable que l'on impose à ce peuple des privations qui se peuvent éviter avec un peu de sagesse et de prévoyance.

E. Ch. II.

CONTINUEZ À ENVOYER DES MAGAZINES
Nos gars d'outre-mer en ont encore besoin

Contribution de la
BRASSERIE "BLACK HORSE" DAWES

HOMMAGE FRANÇAIS AU CANADA

On a une preuve de plus de l'importance que prend le Canada dans le domaine international par la place qui lui est faite dans la presse des pays étrangers. En feuilletant des revues et des journaux que nous venons de recevoir de Paris, nous constatons, non sans fierté, l'intérêt très vif que portent les Français aux choses de notre pays.

L'excellent magazine *Le Monde Illustré* consacre son numéro du 30 juin presque tout entier au "Canada en guerre". Nous ne saurions mieux faire que de reproduire la note de la Rédaction qui présente un article de M. André Siegfried, de l'Académie française, "Le Canada, puissance internationale".

"Le Canada célèbre, le 1er juillet, sa fête nationale, le "Dominion Day". "Le Monde Illustré" ne pouvait passer sous silence cet événement qui prend dans les circonstances présentes une signification particulière: car la victoire commune est aussi la victoire du Canada: dans les airs, sur terre et sur mer, les combattants de Québec et du Winnipeg, de Montréal et de la Colombie, partout présents, se révèlent les dignes fils des héros qui firent le sacrifice de leur vie pendant la première guerre mondiale et qui reposent à Vimy, entourés de l'affection et de la vénération du peuple français.

"Nous n'oublions pas que par delà l'Atlantique des millions d'hommes restent fiers de leur ascendance française et conservent pieusement notre langage et notre civilisation, mais nous savons aussi que les Canadiens anglais sont morts par milliers sur notre sol. Aux héros Canadiens français, aux Canadiens anglais, amis et compagnons d'armes, nous voulons dire ici que nous sommes de tout cœur avec eux en ce jour de fête et de souvenir".

L'excellent article de M. Siegfried, que nous reproduisons ailleurs dans ce journal, est illustré à profusion de magnifiques photographies qui montrent divers aspects de la grandiose nature canadienne, et que nous ne pouvons retrouver, dans cette revue qui nous vient de France, sans quelque attendrissement. En terminant son article, l'éminent écrivain déclare: "En intitulant, il y a quelques années, un de mes livres: *Le Canada, puissance internationale*, je ne prévoyais pas que les transformations récentes du monde confirmeraient à tel point l'exactitude de ce titre".

Dans *Le Monde Illustré*, toujours, nous trouvons un fort bon documentaire de Jean Lequillet, article très bien illustré lui aussi, intitulé: "Le libre effort de guerre d'un grand peuple libre".

Suit un autre article du plus haut intérêt: "Sur tous les champs de bataille d'Europe les Canadiens firent moisson de lauriers". Enfin, pour conclure cet hommage à notre patrie, *Le Monde Illustré* publie des "Souvenirs du Canada français" de Maurice Genevoix, que nous reproduisons également dans ce numéro.

Le grand hebdomadaire *La France au Combat* consacre à notre peuple le leader de son numéro du 28 juin, signé Jean Lequillet: "1er juillet — La fête nationale des Canadiens, héros de deux grandes guerres et champions de la paix".

"Il y a soixante-dix-huit ans, le 1er juillet 1867, naissait le Canada moderne, écrit M. Lequillet. Jusque-là, avaient vécu séparément, au nord des Etats-Unis, plusieurs colonies de la Couronne britannique: le Haut et le Bas Canada (c'est-à-dire les provinces actuelles de l'Ontario et de Québec), le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse. Le "British North America Act" de 1867 les unissait en une Confédération et leur donnait une Constitution — la Constitution actuelle, à peu de chose près. Et c'est cette loi que, chaque année, les Canadiens évoquent au cours de leur fête nationale. D'autres fêtes nationales — tel le 14 juillet — flattent mieux l'imagination. Mais c'est bien un 1er juillet que la nation canadienne a pris naissance, et c'est son propre anniversaire qu'elle célèbre ce jour-là.

"Membre du Commonwealth britannique, le Canada est le voisin de ce puissant pays que sont les Etats-Unis. Il est ainsi amené à rechercher constamment l'équilibre entre ceux-ci et la Grande-Bretagne, et c'est sur cet équilibre que repose la vie politique du Dominion. Mais, dès 1867, cela était sensible. Si, en effet, les différentes colonies ont éprouvé alors le besoin de resserrer leurs liens, c'est que, au Sud, le développement des Etats-Unis se poursuivait et pouvait devenir menaçant, et c'est aussi que la Grande-Bretagne, en abandonnant les tarifs préférentiels pour les produits venant des colonies, gênait les exportations de celles-ci. C'est donc à la fois pour des raisons politiques et pour des raisons économiques que la Confédération a été constituée, et c'est à la fois vis-à-vis des Etats-Unis et vis-à-vis de la Grande-Bretagne qu'elle a tenu à s'affirmer.

"Depuis, la Confédération s'est agrandie; à mesure que les immigrants débarquaient, les territoires de l'Ouest et du Nord se sont peuplés; de nouvelles provinces sont nées — le Manitoba, le Saskatchewan, l'Alberta, le Colombie britannique, le Yukon, le Mackenzie, le Keewatin. Elles se sont associées à la Confédération déjà existante, mais la constitution de celle-ci est restée la même depuis le 1er juillet 1867.

Après avoir éloquentement résumé les progrès accomplis par notre pays depuis 1867, et avoir démontré le rôle de plus en plus important qu'il tient dans le monde, M. Lequillet conclut en terminant:

"Ayant pris cette grande part à la guerre, il est bien naturel que le Canada participe à l'élaboration de la paix de demain. A San-Francisco, on sait que le délégué canadien a fait plusieurs interventions remarquables — et les Français n'oublieront pas que c'est sur sa proposition que la France a été admise au Conseil de sécurité, et que le français a été reconnu comme langue officielle. Le Canada est appelé à jouer un rôle important dans les conférences internationales actuelles et à venir, à la fois par sa position géographique et politique, et par le rayonnement de son commerce. Trait d'union entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, il peut être aussi un trait d'union entre ceux-ci et l'U.R.S.S., qui est sa voisine dans l'extrême-nord; et, comme on l'a bien vu à San-Francisco, le Canada peut être aussi le trait d'union entre la France et le monde anglo-saxon.

"Tel est le pays qui, le 1er juillet, sa fête nationale. Que ce jour soit pour la France l'occasion de saluer une nation à laquelle tant de souvenirs et tant d'espoirs communs l'attachent.

"Souhaitons que, demain, Français et Canadiens luttent les uns à côté des autres pour cette belle cause qu'est la paix entre les hommes, comme ils ont lutté hier pour la victoire."

Même le magazine *Point de Vue*, qui s'occupe surtout des choses de l'art et de littérature, n'oublie pas le Canada dans son numéro du 28 juin. Le dos tout entier de la couverture de ce numéro est consacré aux "Vedettes de la Marine canadienne", à l'occasion des représentations données dans la capitale française par les artistes en tournée de la revue "Meet the Navy".

De tels témoignages de sympathie et d'admiration pour notre pays ont plus de sens que certains voudraient le croire. C'est la meilleure preuve que nous nous sommes acquis, par notre participation à la guerre, une place que nous n'aurions peut-être jamais tenue autrement. C'est en acceptant nos responsabilités de puissance internationale et en jouant un rôle glorieux dans un conflit où se trouvait engagé le sort même de la civilisation, que nous nous sommes gagnés le cœur de la France.

C'est ce que devraient bien comprendre nos apôtres de la survivance française en serre chaude!

Emile-Charles HAMEL

Le Canada puissance internationale

par André SIEGFRIED, de l'Académie française

Dans l'équilibre du monde, tel qu'il va sortir d'une guerre qui le bouleverse, le Canada, qui a si héroïquement et si effacement contribué à la victoire, ne peut manquer demain de tenir une grande place. Ce pays, qu'à la fin du XIXe siècle j'ai encore connu modeste Dominion, satisfait d'avoir simplement obtenu son autonomie, le voici maintenant une nation, au sens propre et noble du terme. Pourtant, en dépit de son indépendance fièrement revendiquée, il n'est pas sorti de la communauté britannique, dont le prestige rayonne sur lui. Il appartient en même temps au continent américain dont il partage la vie et la destinée: les Etats-Unis le considèrent à peine comme leur étant étranger. Nous ne saurions enfin oublier que le Canada fut français, que plusieurs millions de Français y survivent, avec tous les traits distinctifs de leur origine. Ces aspects multiples font la richesse de la personnalité canadienne, qui, dans le concert des nations, ne ressemble à aucune autre.

Le territoire canadien, est énorme: 9 millions de kilomètres carrés. Sans doute la partie réellement utilisable pour le peuplement est-elle médiocre: une bande mince collée à la frontière des Etats-Unis. Mais ce n'est pas là l'impression qu'il faut retenir, car depuis une vingtaine d'années, on a appris à ne plus méconnaître l'immense valeur des espaces du Grand Nord, soit en raison des richesses minières hier encore insoupçonnées qu'ils contiennent, soit en raison de leur position unique sur la mappemonde. Les routes d'aviation les plus directes, entre l'Amérique et les autres continents,

passent nécessairement par le Canada: si l'on veut aller de Chicago à Pékin, l'itinéraire le plus court est celui du Nord-Ouest canadien et du détroit de Behring; si l'on veut aller de Chicago à Moscou, on passera par la baie d'Hudson, le Groenland et la Scandinavie. La Charte de l'Atlantique a été rédigée au large de Terre-Neuve; l'Alaska paraît dès aujourd'hui un lieu de rencontre se prêtant plus facilement que d'autres, aux déplacements des puissances. Le Canada se trouve ainsi sur les grandes voies aériennes de l'avenir, et même du présent. La ville d'Edmonton, qui était hier encore une sorte d'Ultima Thulé, perdue aux confins extrêmes de la prairie canadienne, se trouve être maintenant l'une des étapes nécessaires des relations entre l'Amérique et l'Asie. La position internationale du Canada change de ce fait de caractère, et c'est une richesse nouvelle incalculable qui lui échot.

Les richesses minières que recèle le Grand Nord sont d'une importance à peine moindre. Il y a vingt ans, quand on faisait l'inventaire des productions canadiennes, la mention du blé et du bois exprimait l'essentiel. Il faut ajouter maintenant les ressources minières de ce boudier canadien, dont l'aspect sévère et même implacable serre le cœur du visteur: cette austérité recouvre d'innombrables possibilités.

Le renouvellement subi par le Canada depuis une génération ne s'arrête pas là. L'industrialisation générale du monde, qui est la vraie marque de notre époque, ne s'est nulle part exprimée avec plus de force. Le Canada semble destiné à devenir, il est dès aujourd'hui un

des grands pays industriels de la planète: il bénéficie, à cet effet, d'une richesse de sources d'énergie incomparable, de matières premières nombreuses sur place, d'une tradition technique déjà ancienne, dans laquelle il profite de l'atmosphère dynamique des Etats-Unis.

La population est le point faible du Canada. Au recensement du 2 juin 1941, la population totale du Dominion s'élevait à 11,506,655 habitants, contre 10,376,786 en 1931. Cet accroissement décennal de 1,129,869 habitants est bien médiocre, inférieur à celui de la période décennale antérieure. La crise des années d'avant guerre, qui a lourdement pesé sur le pays et notamment sur les provinces de l'Ouest, en est la cause. Il faut ajouter que le Canada souffre d'une hémorragie chronique due à l'émigration vers les Etats-Unis: la frontière est facile à franchir et l'attraction du grand pays voisin est trop forte: plus d'un million de Canadiens français ont ainsi passé en Nouvelle-Angleterre, où à la longue ils risquent de se perdre. Pour se développer normalement il faudrait au moins que le Canada garde sa population. Sans doute, avec les moyens merveilleux dont dispose aujourd'hui l'industrie, les grands effectifs deviennent-ils moins nécessaires dans le domaine de la fabrication, mais avec des chiffres aussi médiocres, le pouvoir d'achat du marché intérieur demeure insuffisant. Il y a à un problème qui reste posé.

L'originalité de la population canadienne est dans sa composition hétérogène. En 1941, sur 11,506,655 habitants, la population d'origine britannique est de 5,175,904, celle d'origine française de 3,483,033. Le gros bloc des Canadiens français se trouve dans la province de Québec — 2,695,000 — où ils représentent 81 pour cent de l'ensemble. En chiffres ronds, les Britanniques sont 50 pour cent, les Français 30 pour cent, ce qui laisse 20 pour cent d'immigrants originaires du

continent européen en dehors de la France, qui généralement adoptent la civilisation américaine et la langue britannique.

Cette diversité, qui est une faiblesse, est aussi une force, car elle vaut à cette population des qualités diverses. Les Britanniques conservent les traditions de solidité, d'esprit pratique qui caractérisent la Grande-Bretagne (les Ecossais notamment ont joué, dans cette formation, un rôle de premier ordre: des provinces maritimes et de l'Ontario ils ont essaimé sur tout le Canada, où les postes économiques et financiers dirigeants sont le plus souvent entre leurs mains). Les Canadiens français, catholiques et profondément attachés à leur Eglise, gardent les qualités que leur valent leur vieille ascendance paysanne et la solidité de leur formation religieuse: ils sont travailleurs, disciplinés, fort à leur aise dans les négociations électorales et politiques: ils constituent, dans le Nouveau-Monde, un bloc homogène qui n'a d'équivalent nulle part.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, en vertu d'une politique libérale inaugurée peu après 1840, l'Angleterre avait réalisé une forme d'empire où la métropole conservait, avec la souveraineté de droit, une haute main de fait sur la politique générale, mais où l'autonomie des colonies de peuplement était loyalement reconnue. Le Canada réglait ainsi ses propres affaires, sans intervention britannique appréciable dans sa politique intérieure: le négociant même ses traités, sous cette réserve que la signature était donnée par l'Angleterre. Tout à ses problèmes de développement continental et dans la mesure où les intérêts canadiens n'étaient pas négligés ou sacrifiés par le Foreign Office, le gouvernement d'Ottawa paraissait se féliciter d'une solution qui le déchargeait d'une foule de discussions ardues, de démarches internationales coûteuses et difficiles.

Cependant, la tendance était vers l'indépendance, et elle allait en s'accroissant. En 1903, dans un discours resté fameux, sir Wilfrid Laurier déclarait, un peu comme l'a exprimé une idée paradoxale et hardie: "Canada is a nation."

Avec cette notion naissaient des exigences nouvelles, que les générations précédentes n'avaient pas eues. Légitimement fiers des immenses et rapides progrès de leur pays, les Canadiens estimaient de plus en plus que le statut d'une colonie autonome, fût-il simplement théorique, ne pouvait plus leur suffire. Une école de plus en plus nombreuse, laquelle Laurier s'était rallié après sa chute du pouvoir, préconisait la limitation du lien politique avec l'Angleterre à une simple union personnelle sous le même souverain.

C'était la revendication de l'indépendance, mais, attention! cette revendication n'allait en rien à l'encontre d'un sentiment d'attachement à l'Empire, qui demeurait entier et profondément sincère. Si les Canadiens entendaient être avant tout Canadiens, ils entendaient bien en même temps l'être dans le cadre de la Communauté britannique: ce paradoxe, en apparence contradictoire, explique, quand on l'a compris, l'esprit authentique de l'Empire et sa solidité. La guerre de 1914, avec la brillante participation des Dominions, a simplement hâté une évolution, qui était inéluctable. La Conférence impériale de 1926, confirmant un développement déjà réalisé en fait, ne faisait guère qu'en reconnaître officiellement l'existence. En effet, les Dominions avaient signé le Traité de Versailles, ils figuraient séparément comme membres de la Société des Nations et, depuis 1923, le Canada signait lui-même ses propres traités. Le Statut de Westminster, (1931), véritable constitution nouvelle de la Commonwealth (et non plus de l'Empire, terme dépassé en ce qui concerne les Dominions), donne une base statutaire à un système de relations politiques où l'on peut voir l'équivalent d'une sorte de Société des Nations britanniques. Naguère encore, la direction des Affaires étrangères britanniques ou impériales — c'était tout un — restait, d'un commun accord, le domaine à peu près exclusif du cabinet britannique. Désormais, le droit de formuler une politique générale de l'Empire, dans la mesure où il en subsiste une, n'appartient plus qu'aux peuples,



Thérèse Reigier et le petit Alain dans une scène du film "MATERNITE", dès samedi à l'affiche du St-Denis.

représentés à la Conférence impériale et qui la composent. Leur accord crée une politique, mais le désaccord de chacun réserve sa liberté internationale.

C'est ainsi que le Canada, s'il a fait la guerre de 1939 avec le sérieux de l'héroïsme que l'on sait, ne l'a faite que de son plein gré, à la suite d'un vote de son Parlement. C'est encore ainsi que le Canada régit ses relations avec les puissances étrangères par une diplomatie qui est la sienne propre et qui ne dépend pas de Londres mais d'Ottawa. Toutes les décisions canadiennes sont prises au nom du roi, mais du roi guidé par les ministres responsables du Dominion: c'est l'indépendance, mais l'indépendance au sein de la Commonwealth. L'expérience de la guerre qui s'achève ne prouve pas que le système britannique dans le monde s'en soit trouvé affaibli.

En possession de ce double instrument d'une diplomatie et d'une armée, toutes deux ayant fait leurs preuves, quel sera la politique de base du Canada? En tant que nation américaine, au sens continental du terme, il est directement solidaire des Etats-Unis, de qui dépend au fond son élémentaire sécurité; mais en tant que membre de la Communauté britannique, il se sent étroitement lié à l'Angleterre, dont il ne pourrait, sans le plus grave péril, supporter la chute: le sentiment et l'intérêt lui commandent donc de veiller à ce que les relations anglo-américaines demeurent bonnes, car une rupture

entre ces deux grands partenaires lui serait fatale. L'équilibre entre ces deux "grands" est, dans une large mesure, la garantie de son indépendance. Non que les Etats-Unis aient la moindre arrière-pensée de conquête, mais, sans le contre-poids britannique, la position canadienne perdrait éventuellement quelque chose de sa liberté: ceci dit sans oublier que le Canada paraît dès maintenant avoir suffisamment établi son indépendance à l'égard de quiconque pour être assuré désormais de la conserver.

Du fait de cette position d'intermédiaire, la politique canadienne prend une ampleur qu'on ne lui soupçonnait pas à première vue: elle impose aux hommes d'Etat canadiens une largeur d'horizon que marque d'emblée leur place dans les grandes discussions internationales. Ils y évoluent avec aisance, car ils se sentent chez eux à Washington comme à Londres et, pour peu qu'ils soient Canadiens français, à Paris. Ils savent même s'enfermer ni dans un continent ni dans un empire, car, en tant qu'exportateur sur les marchés mondiaux, le Canada se sent directement intéressé à maintenir la paix générale.

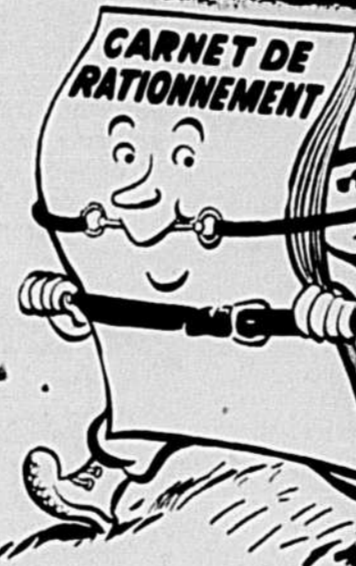
En intitulant, il y a quelques années, un de mes livres: *Le Canada, puissance internationale*, je ne prévoyais pas que les transformations récentes du monde confirmeraient à tel point l'exactitude de ce titre.

André SIEGFRIED
(Le Monde Illustré)

Le Rationnement aide les CULTIVATEURS

VOICI COMMENT:

- Le rationnement assure à tous une part égale des vivres rares. Sans rationnement les cultivateurs auraient peut-être tout le beurre qu'il leur faut mais ils pourraient manquer de sucre. Les citoyens se procureraient du sucre assez facilement mais manqueraient de beurre.
- Le rationnement contribue à maintenir les prix.
- Le rationnement a fourni aux cultivateurs les balles et les carouches pour protéger leurs moissons et leurs animaux contre les bêtes sauvages.
- Le rationnement permet aux cultivateurs d'obtenir les coupons nécessaires pour nourrir leurs employés temporaires.



Les CULTIVATEURS

aident le rationnement

VOICI COMMENT:

- En remettant au Comité de rationnement les coupons qu'ils n'utilisent pas quand ils fabriquent eux-mêmes leur beurre, et en remettant aussi les coupons obtenus de leurs clients, lorsqu'ils vendent du miel, des produits de l'érable et du beurre.
- En demandant la formule RB-77 à leur Comité de rationnement, dès qu'ils connaissent la quantité de coupons supplémentaires dont ils auront besoin pour acheter les vivres rationnés à l'usage des employés qui travailleront moins de deux semaines sur leur ferme.

Le but du rationnement n'est pas d'alourdir la tâche déjà si lourde des cultivateurs; ceux-ci ont répondu magnifiquement aux demandes répétées d'augmentation de leur production en dépit de la rareté de la main-d'œuvre, du matériel et de la machinerie agricole.

Le rationnement protège contre le gaspillage, la disette et l'inflation.

LA COMMISSION DES PRIX ET DU COMMERCE EN TEMPS DE GUERRE

LE VIEUX

par Guy de Maupassant

Un tiède soleil d'automne tombait dans la cour de ferme, par-dessus les grands hêtres des fossés. Sous le gazon tondu par les vaches, la terre imprégnée de pluie récente, était moite, enfonçait sous les pieds avec un bruit d'eau; et les pommiers chargés de pommes semblaient leurs fruits d'un vert pâle, dans le vert foncé de l'herbage.

Quatre jeunes génisses passaient, attachées en ligne, et meuglaient par moments vers la maison; les volailles mettaient un mouvement coloré sur le fumier, devant l'étable, et grattaient, remuaient, caçaquaient, tandis que les deux chiens chantaient sans cesse, cherchaient des vers pour leurs poules, qu'ils appelaient d'un goussement vil.

La barrière de bois s'ouvrit; un homme entra, âgé de quarante ans peut-être, mais qui semblait vieux de soixante, ridé, tortu, marchant à grands pas lents, alourdis par le poids de lourds sabots pleins de paille. Ses bras trop longs pendaient des deux côtés du corps. Quand il approcha de la ferme, un roquet jaune, attaché au pied d'un énorme poirier, à côté d'un baril qui lui servait de niche, remua la queue, puis se mit à japper en signe de joie. L'homme cria: — A bas, Finot!

Le chien se tut. Une paysanne sortit de la maison. Son corps osseux, large et plat, se dessinait sous un caraco de laine qui serrait la taille. Une jupe grise, trop courte, tombait jusqu'à la moitié des jambes, cachées en des bas bleus, et elle portait aussi des sabots pleins de paille. Un bonnet blanc, devenu jaune, couvrait quelques cheveux collés au crâne, et sa figure brune, maigre, laide, édentée, montrait cette physionomie sauvage et brute qu'ont souvent les faces des paysans.

L'homme demanda: — Comment qu'y va? La femme répondit: — M'sieu l'curé dit que c'est la fin, qu'il n'passera point la nuit. Ils entrèrent tous deux dans la maison.

Après avoir traversé la cuisine, ils pénétrèrent dans la chambre basse, noire, à peine éclairée par un carreau, devant lequel tombait une loque d'indienne normande. Les grosses poutres du plafond, brunies par le temps, noires et enfumées, traversaient la pièce de part en part, portant le mince plancher du grenier, où couraient, jour et nuit, des troupeaux de rats.

Le sol de terre, bossué, humide, semblait gras, et, dans le fond de l'appartement, le lit faisait une tache vaguement blanche. Un bruit régulier, rauque, une respiration dure, râlant, sifflant, avec un gargouillement d'eau comme celui que fait une pompe brisée, partait de la couche enténébrée où agonisait un vieillard, le père de la paysanne.

L'homme et la femme s'approchèrent et regardèrent le moribond, de leur oeil placide et résigné.

Le genre dit: — C'ête fois, c'est fini; j' n'ira pas seuler à la nuit. La femme le reprit: — C'est d'puls midi qu'il gargotte comme ça.

Puis ils se turent. Le père avait les yeux fermés, le visage couleur de terre, si sec qu'il semblait en bois. Sa bouche entr'ouverte laissait passer son souffle clapotant et dur; et le drap de toile grise se soulevait sur la poitrine à chaque aspiration.

Le genre, après un long silence, prononça: — Y a qu'à le quitter fin. J'y pouvons rien. Tout d'même c'est dérangeant pour les cossards, vu l'temps qu'est bon, qu'il faut l'piquer d'main.

Sa femme parut inquiète à cette pensée. Elle réfléchit quelques instants, puis déclara: — Puisqu'il va passer, on l'enterre pas avant samedi; t'auras d'main pour les cossards.

Le paysan méditait, il dit: — Oul, mais d'main qui faudra qu'il vive pour l'imunation, j'n'ai ben pour cinq à six heures à aller de Tourville à Manetot chez tout le monde.

La femme, après avoir médité deux ou trois minutes, prononça: — I n'est seulement point trois heures, que tu pourrais commencer la tournée nuit et faire tout le côté de Anville. Tu peux ben dire qu'il a passé, puisqu'il n'en a pas quasiment pour la relevée.

L'homme demeura quelques instants perplexe, pesant les conséquences et les avantages de l'idée. Enfin il déclara: — Tout d'même, j'y vas.

Il alla sortir; il revint et, après une hésitation: — Plaque t'as point d'ouvrage, loche des pommes à cuire, et pis tu feras quatre douzaines de douilles pour ceux qui viendront à l'imunation, vu qu'il faudra se réconforter. T'allumeras le four avec

Chroniques des LIVRES

VUES SUR LE CINÉMA (1)

Actuellement, il se publie et il se réédite chez nous et à l'étranger un si grand nombre de livres intéressants, tant au point de vue de la culture et de l'instruction qu'au point de vue de l'agrément, que le critique se trouve débordé et qu'il ne sait plus quel ouvrage étudier, présenter à ses lecteurs. J'ai en ce moment sur ma table de travail le beau roman de A.-J. Cronin *Les clés du royaume* (2) (traduit de l'anglais par G. de Tonnac-Villeneuve); un savoureux recueil de recettes culinaires: *Les bons plats de France* par Pampille, épouse de Léon Daudet qui était un gourmet matiné de gourmand; un essai passionnant sur le cinéma: *Les grandes missions du cinéma* de Jean Benoit-Lévy. Parmi les nouveautés canadiennes, *Bonneurs d'occasion*, roman de Gabrielle Roy, *Les Hypocrites*, premier tome d'un roman de Berthelot Brunet, *Normandie, Poitou et Canada français*, essai historique de René Caillaud.

J'y voudrais bien analyser chacun de ces ouvrages; chacun, en effet, mériterait une analyse particulière. L'espace est mesuré et je m'en tiendrai, comme d'habitude, à des gloses sur un livre: *Les grandes missions du cinéma*. Le cinéma a conquis le monde entier et il joue un rôle important dans la vie d'un grand nombre de civilisés. Comme l'imprimé et le radio, ses influences échappent à toute observation quelque peu exacte, à toutes statistiques d'une certaine rigueur. S'il est impossible de déterminer dans quelle mesure et à quelle profondeur il agit sur les êtres humains, il reste évident qu'il impressionne et la marque, contribue à les élever ou à les dégrader. L'image animée, sonore, parlante frappe beaucoup plus fortement l'imagination de la plupart des hommes que l'image immobile ou le texte imprimé. Selon ce qu'il est, le cinéma produira dans le spectateur des effets excellents ou funestes. Les images pénètrent en nous, se logent en des coins de nous-mêmes que nous ignorons, accomplissent souvent, dans l'intime de notre être, un travail que nous ne connaissons pas: travail mystérieux qui nous oriente vers le bien ou le mal, le beau ou le laid, le vrai ou le faux. Presque toujours, nous allons au cinéma pour tuer le temps, pour nous distraire. Mais ce qu'on nous montre sur l'écran fait beaucoup plus que de supprimer une heure ou deux de notre vie, que de nous amuser sans autre conséquences! Il y a un mot admirable de profondeur et de justesse d'un écrivain contemporain: "Nos images nous mènent". L'écran renouvelle notre provision d'images.

À la sortie de la salle, nous croyons n'avoir retenu d'un film que certaines visions que nous revoyons en imagination; notre mémoire inconsciente en a absorbé une foule d'autres. Nous serions incapables de les rappeler à volonté. Elle reparaitront à leur heure, pour notre étonnement, et sans que nous soyons pour rien dans leur apparition inattendue. Il arrive même que nous ne les reconnaissons pas parce qu'elles se sont déformées ou fusionnées avec d'autres de nos images, plus anciennes ou plus récentes. Nos images maîtresses, celles qui nous mènent, sont presque toujours le produit d'un grand nombre d'images vues, consciemment ou non, à mesure que nous avançons dans la vie.

J'ai été, il y a quelques années, un fervent du cinéma. Ma ferveur allait toute au simple spectacle; ma joie consistait à m'enfermer dans une salle obscure et à voir se dérouler les images sur l'écran. Je ne me souciais ni de critiquer ce qu'on me montrait ni d'analyser mes impressions. Le spectacle cinématographique me suffisait, me comblait. Aujourd'hui, après une assez longue période de détachement, l'écran me passionne de nouveau. Mais, cette fois, pour d'autres raisons que dans ma jeunesse. Aux images qui sont remontées en moi et dont j'ai pu identifier quelques-unes et saisir leur influence sur la direction de ma vie, j'ai constaté la puissance subtile de l'écran. Il est sûr que le cinéma remplit une fonction importante (tantôt bonne, tantôt mauvaise, jamais neutre) dans l'éducation de l'homme d'aujourd'hui. Une fonction... M. Benoit-Lévy, lui, ne craint pas d'écrire une mission et même de grandes missions. Son livre est construit autour de trois idées maîtresses, à savoir: le cinéma instruit, éduque, développe le sens et l'amour du beau. Il écrit:

... nous pensons que la grande mission du cinéma tout entier est d'éduquer. Que cette éducation soit consciente ou inconsciente de la part de celui qui en bénéficie, elle doit constituer cette formation merveilleuse du jardin sacré dont nous essayons de décrire les espèces. En retour, l'université doit, dans le même temps qu'elle bénéficie de ses fruits, servir à la grandeur et au développement de l'arbre qui les lui dispense". (p. 28).

M. Jean Benoit-Lévy ne traite pas du cinéma en simple profane qui s'intéresserait à ce beau domaine de l'activité humaine. Depuis longtemps, il est un spécialiste de l'art cinématographique; il a non seulement réfléchi sur les missions de cet art mais il en a expérimenté personnellement les diverses techniques. Il a lui-même monté, réalisé des films. Le témoignage qu'il apporte est donc celui d'un expert en sa matière.

L'introduction du livre retrace avec clarté, en une dizaine de pages, l'histoire du cinéma depuis les débuts (alors qu'il n'était que de la photographie) jusqu'à nos jours. Ces quelques pages sont précieuses pour les renseignements et les précisions qu'elles nous apportent.

(1) En marge de la récente publication de l'ouvrage de M. Jean Benoit-Lévy: *Les grandes missions du cinéma*, Lucien Parizeau et Compagnie, éditeurs, Montréal, MCMXLV.

(2) J'étudierai ce roman dans ma prochaine chronique.

L'ouvrage compte près de trois-cents-cinquante pages, ornées de plusieurs photographies aussi belles qu'expressives. On pourrait croire à la légèreté, que tout cinéma se ressemblerait plus ou moins et que cet art ne comporte pas une variété de genres. C'est une erreur! Il existe plusieurs variétés de genre cinématographique.

M. Benoit-Lévy divise son ouvrage en deux parties. Dans la première, il expose les lois fondamentales du cinéma; il montre le rôle qu'il joue dans l'enseignement et dans l'éducation post-scolaire; il définit et décrit avec des exemples le cinéma documentaire qui, à lui seul, comprend trois subdivisions: a) le film publicitaire, b) le film de vie, c) le film d'information. Enfin, il nous renseigne sur l'organisation de la production et de la distribution des films d'enseignement, d'éducation et d'information.

La deuxième partie du livre s'intitule: "Le cinéma dans l'art du spectacle". Sous cette rubrique, l'auteur nous parle du cinéma dramatique; de l'interprétation; des acteurs naturels; de l'équipe créatrice; du cinéma, art-industrie; des influences et des missions universelles du cinéma. (ce dernier chapitre servant de conclusion à l'ouvrage).

M. Benoit-Lévy est plus qu'un spécialiste, un homme du métier qui se contenterait de vulgariser pour le profane les lois, les techniques et les difficultés de son art; d'exposer les résultats les plus importants que cet art a produits. M. Benoit-Lévy a une foi profonde et émouvante dans le cinéma auquel il a consacré sa vie. Il voudrait l'améliorer, lui faire produire le maximum de rendement qualitatif qu'on peut légitimement attendre de lui. A cette fin, il formule de nombreuses suggestions, fruit d'une expérience aussi longue que réfléchie. Si M. Benoit-Lévy a une foi si vive dans son art, c'est d'abord, qu'il a une foi ardente en l'homme. Il croit que l'homme peut accomplir de grands progrès physiques, moraux, intellectuels, s'élever à un stade supérieur de civilisation, conquérir la vraie joie et le bonheur authentique dans le libre épanouissement et dans l'équilibre harmonieux de toutes ses facultés. Et il voit dans le cinéma un puissant moyen de diriger et de pousser l'homme dans la voie de ce noble progrès, à la conquête d'un standard de vie plus satisfaisant.

Et s'il est vrai, selon le mot que je rapportais tout à l'heure, que "nos images nous mènent", il faut bien reconnaître que le cinéma est le créateur d'images par excellence en notre siècle. Il importe que les images qu'il nous présente nous conduisent à des buts élevés et au meilleur accomplissement possible de nous-mêmes.

Je ne résiste pas au plaisir de trois citations éloquentes. Elles montrent ce que le cinéma peut réaliser au simple point de vue de l'enseignement et de l'éducation. M. Benoit-Lévy, en collaboration avec René Chavance, avait filmé les délicates opérations du célèbre artiste-verrier Maurice Marino. Voici d'abord ce que dit M. Benoit-Lévy du travail du verrier: "Dans cette nature il puise son inspiration. Il capte d'abord sur le papier, afin de les styliser, la forme d'une plante, le rythme d'une vague ou l'élan d'une flamme."

Après avoir assisté à la représentation du film, M. Emile Vuillemoz, critique du *Temps*, écrivait ces lignes, que rapporte M. Benoit-Lévy, et qu'on ne m'en voudra sûrement pas de citer à mon tour:

"Il est un instant particulièrement émouvant. C'est lorsque l'on voit au bout de la canne du verrier cette pâte uniforme devenir peu à peu claire, riche en reflets, et accrocher enfin la lumière par mille facettes. Triomphe éclatant sur la matière, victoire de la volonté. Magie de l'homme et du feu. On assiste, avec une émotion haletante, à cette dure conquête de la beauté sur la matière brute et, tandis que le verrier anime de son souffle cette parcelle de lumière qui vit, qui tremble, que tout menace, nous voyons la sueur couler de son front, les veines de son visage se gonfler et sa main, pourtant, faire tourner avec la même douceur la canne au bout de laquelle naît cette forme qu'il arrache au néant, molécule par molécule."

"Dans le rayonnement brûlant du feu ouvert, la pâte de verre en fusion sent s'évanouir son âme. L'artiste a juste le temps, avant que cette lumière vivante ne devienne froide, d'enfermer en ses flancs ce qu'il y a de plus précieux dans cette férie qui s'éteint: la pensée de l'artiste. Avant que l'âme scintillante du verre ait le temps de s'évader de la matière il faut l'enfermer pour toujours afin qu'elle se survive."

Il est rigoureusement juste de parler de grandes missions d'un art capable de nous offrir d'aussi splendides images de l'effort et du génie humain, de la beauté durement conquise sur la matière indifférente ou hostile.

Et nous serons pleinement d'accord avec M. Benoit-Lévy lorsqu'il conclut à la suite de la citation d'Emile Vuillemoz:

"De nombreux sujets de leçons peuvent être tirés de ce film tel que, par exemple, le rapprochement saisissant avec la vie de l'homme qui doit se déchirer, avant de disparaître, de sculpter son cœur et son esprit pour laisser une trace de son passage sur cette terre. Ou encore des leçons sur l'amour du métier, sur l'éducation artistique, par l'émotion qui se dégage de l'action du créateur, de l'étude de la beauté des formes, sur la joie du travail et le développement du sens de la beauté. Leçon de morale par l'exemple d'un vie rempli des joies du travail. Leçon d'appréciation de la valeur du travail humain."

Cher lecteur, si je ne vous ai pas, par ces trois citations, donné le goût de vous procurer et de lire l'ouvrage de M. Benoit-Lévy, c'est que vous n'êtes pas bâti comme moi!

A. SAINTE-CROIX

Enbuminures

Allons faire un tour au parc?

Au centre du parc, le jet d'eau imite le ruissellement de certaine cascade, dans le nord, là où il y a de la truite. Tout à l'heure, le couchant, résolument mélancolique, est venu s'étendre de tout son long dans le bassin rectangulaire dont le bec n'arrête plus de faire gicler au sein du soir, les jets de son âme en eau. Or, maintenant, il n'y a plus de soleil pour iriser cet hypocondriaque, même pas de lune et les reverberes sont bien plus loin; le jet pleurard à une vraie peine de célibataire, une peine de solitaire que n'éclaira rien du tout.

A l'autre bout du parc, le kiosque est une corbeille empli de craquer de caballeros chamarrés, de cuivres et de tam-tams. Les cuivres tonitruent. Les tambours s'esquintent à battre. Un grand diable vermeil et bleu vous a une de ces sueurs tandis qu'il s'évertue de sa baguette dorée, à verger des nez des instrumentistes; on a l'impression que le chef d'orchestre va réussir à décimer les nringouins de ce soir-là.

Assis autour du kiosque, à même l'herbe courte ou sur les bancs, des adolescents débraillés ainsi que des adolescents au rire facile, sentent le suint et racontent des histoires à faire rougir le derrière d'un singe, et, en tous cas, ils ne prêtent guère l'oreille à la musique; la musique n'est qu'un prétexte à s'évader, à se libérer un petit peu, de cette chape de plomb qui est l'atmosphère du faubourg.

Loin de la fanfare, dans une allée qui mène au jet d'eau, le vieux poète a traîné ses godillots avec sa névrose. Il n'a rien vu de drôle dans la musique foraine. Et, les adolescents titillés, il y a longtemps que ça ne lui dit plus rien. Quelques instants, par exemple, il a prêté son attention au chagrin du jet d'eau.

Il a haussé les épaules. Il a pressé sa névrose sur son cœur. Il est parti se laisser choir, au pied d'un arbre noir, au bout d'une allée, le menton sur la poitrine, et, ne voulant plus rien entendre; il était semblable à un roué séducteur qui s'en va cacher sa proie du soir, dans quelque bosquet à l'ombre, loin du bruit que font les autres.

Donat COSTE

Conversation de Table

Développement de l'Art Culinaire

CHAPITRE IV — No 34

par Louis P. De Gouv

I
Girls who are not
At all good looking
Attract attention
With their cooking
II
Jacqueline baked
Lush pumpkin pies
That caused the boys
To rave, to rapodize
III
Susan the Belle had
A way with butter,
Cecile handed out
A sizzling platter.
IV
Dot's corned beef hash
Was tops with Walter
Who promptly rushed her
To the seeked for altar
V
What chance have I
So homely-looking
And quite incapable
Of cooking?
L.P. De G.

ETRENNES AUX VIVANTS

Ce charmant almanach parut à Paris en 1786 chez le libraire Guillaume Leclerc qui vendait aussi des livres de cuisine; il renferme quelques recettes qui sont, dit la préface "des étrennes bien plus importantes que n'en offrent le Colombar, l'Étrenne Mignonne ni l'Almanac Royal".

Dans ce livre bien écrit se trouve une recette en vers sur les Côtelles à la gendarme du poète-cuisinier J. Rouyer:

Mais c'est pour les offrir aux
(gens les plus honnêtes)
Qu'il se taille en veau de large
(côtelettes)
L'assaisonne de: sel, poivre;
(et de beurre frais
l'endus chaque morceau, puis
(je le roule après
dans une chapelure. Ainsi
(qu'en une croûte,
La côtelette est mise toute;
Ensuite sur un gril, je fais,
(au feu très doux,
Cuire, en les retournant, ces
(pois aux beaux tons rous,
Qu'il faut servir sur
(sauce citronnée."

BLANQUETTE

On passe la viande sur le feu avec du beurre, des champignons en tranches, un bouquet de fines herbes; on y ajoute une pincée de farine, du bouillon. Le tout doit bouillir une heure et demie et réduire sa sauce. En servant on y met une liaison de jaunes d'oeufs et de crème, un jus de citron ou du verjus.

Avec une recette pareille, il est plus que certain que nos ménagères d'aujourd'hui ne feraient pas les blanquettes délicieuses que nous trouvons aujourd'hui dans les livres de cuisine moderne comme suit:

BLANQUETTE DE VEAU

PARISIENNE
Coupez en morceaux carrés un demi kilo (une livre plus une bonne once) de poitrine de veau; couvrez d'eau froide ou de moitié eau froide et bouillon de veau froid, et mettez au feu. Garnissez d'une carotte coupée en quartiers, d'un oignon moyen piqué d'un clou de girofle et un bouquet garni, et couvrez à feu doux. Lorsque les os se détachent facilement, égouttez, tenez au chaud. Faites une sauce pas trop épaisse avec une partie de la cuisson, et une forte cuillère

(A suivre)
Louis P. De GOUV

ERRATA

Dans le poème de Paul Morin, publié la semaine dernière, lire (14e quatrain):

Portoriche, et non Porto-Riche,
et supprimer la signature Paul Morin qui suit le dernier quatrain, dont la dernière est:

Et j'ai sommeil. Bonsoir.
Paul M.

et M étant, tout bonnement, la rime fantaisiste de je vous aime (2e ligne).

Le Trondheim Écossais

L'amitié anglo-norvégienne

par Walter Tschuppik

Une profonde amitié s'est nouée, durant la guerre, entre les peuples de Grande-Bretagne et de Norvège. Elle repose sur une étroite analogie de leur façon de voir et de penser, ainsi que sur leur amour naturel de la mer. Il va sans dire que des dangers communs les ont rapprochés encore davantage.

On vient de signaler une manifestation qui souligne bien cet attachement des deux nations. En Écosse, les Centres de la Jeunesse des cinq plus grandes villes du Fifeshire décidèrent, il y a quelques jours, de choisir un pays dont ils pourraient "adopter" cinq villes. Le choix se porta, à l'unanimité sur la Norvège. Les cinq villes norvégiennes élues sont: Trondheim, Aalesund, Kristiansund, Halden et Flekkafjord.

LES DEUX VILLES N'EN FONT PLUS QU'UNE

La ville écossaise de Dumfries tint à marquer, par des cérémonies appropriées, son adoption de la ville norvégienne de Trondheim. Elle organisa des fêtes auxquelles prirent part ses habitants et des délégués de Trondheim qui furent, vraiment, ses croires transportés au pays des rêves. A la réception officielle, des milliers de personnes entonnèrent les hymnes nationaux britannique et norvégien. Il y eut un banquet à la suite duquel on entendit des chants des deux pays. Puis, derrière une musique endiablée, un long cortège, drapeau norvégien en tête, s'ébranla et parcourut les rues de la ville en l'espace pour se rendre au lieu fixé pour la cérémonie de la "fraternité". Cette partie du programme se termina par la prise du serment qui faisait du Dumfries et de Trondheim une seule communauté, une seule ville, un seul peuple étroitement uni.

Des liens d'amitié ont été également tissés entre les autres villes

d'Écosse et celles des villes de Norvège qu'elles ont adoptées pour sœurs.

Un autre fait important et significatif est à signaler. C'est l'invitation adressée par le gouvernement anglais au gouvernement norvégien de participer à l'occupation de l'Allemagne par l'envoi d'un contingent de troupes dans la zone britannique. Le ministre des Affaires Étrangères norvégien, M. Trygve Lie, a fait ressortir nettement, en publiant cette nouvelle, qu'il voyait dans cette offre un hommage de la Grande-Bretagne à l'héroïsme du peuple norvégien. Le contingent comprendra une division d'infanterie, quatre escadrons d'aviation et quelques unités navales.

Le roi Haakon VII de Norvège, qui retourna à Oslo le 7 juin, après cinq ans d'exil, est une figure bien connue à Londres. Cet homme grand, mince, au visage attristé, était souvent dans les rues de la capitale, où il ne se faisait accompagner, la plupart du temps, que par un seul aide-de-camp. Sa simplicité, sa modestie en toutes circonstances faisaient de lui le meilleur représentant possible de son peuple que son amour inné pour la démocratie liait si intimement au peuple britannique.

JOUR FATIGUE

Le 7 juin est une date importante dans l'histoire de la Norvège. Ce fut ce jour-là, il y a cinq ans, qu'après une semaine de lutte désespérée contre un ennemi à la supériorité écrasante, le Roi Haakon, et son gouvernement, ses soldats et ses marins, durent quitter leur pays pour trouver un abri dans l'Angleterre hospitalière. Il y a 40 ans, le 7 juin 1905, la Norvège se sépara de la Suède pour devenir indépendante.

Un certain nombre des soldats et des marins norvégiens, ainsi que des civils qui se réfugièrent en Grande-Bretagne, ont épousé de jeunes filles britanniques. Celles-ci vont maintenant suivre leurs maris et voir, pour la première fois, le pays des fjords. Ce ne fut que lorsque le Prince héritier Olof, le gouvernement et la majorité des réfugiés norvégiens eurent regagné leur patrie que le roi Haakon lui-même y retourna.

Le souverain norvégien prononça plusieurs discours avant son départ pour faire ses adieux au peuple de ce pays. Le plus émouvant peut-être fut celui que le roi fit à la radio britannique. Sa Majesté avait la tâche difficile d'exprimer, en quelques phrases, la gratitude de son peuple. Il le fit en des termes extrêmement simples et familiers qui touchèrent tous ses auditeurs. Il sut admirablement dire aux Anglais la profonde gratitude de ses sujets qui, après cinq années d'exil, étaient rentrés dans leurs foyers et celle de son peuple affligé qui a été enfin délivré de l'oppression ennemie et rendu à la liberté.

European Correspondents

LE JOUR est édité par la compagnie Le Jour Limitée, 180, rue Saint-Catherine, (suite 41), Montréal, tél. "Plateau 7471". Jean-Charles Harvey, directeur, et imprimé par La Compagnie de Publication de "La Patrie" Limitée, 180, rue Saint-Catherine, Montréal.



En remplacement de M. Emile Vallancourt, récemment nommé Ministre du Canada à Cuba, la Ligue Canadienne de Santé, division de la Province de Québec, vient d'appeler au poste de directrice pour la province de Québec, Mme PAUL HAMEL, ci-devant coordonnatrice au Service des Consommateurs de la Commission des Prix et du Commerce en temps de guerre.

Le relèvement de la Chine sera une tâche colossale

Le pillage inouï des Japonais laisse prévoir une famine générale

Décrivant le travail de secours en Chine après la guerre comme "un problème de proportions incommensurables", auquel nulle expérience du passé ne peut servir de guide, le Dr. T.F. Tsiang, directeur de la section Chinoise de l'Association de Secours et de Réhabilitation des Nations Unies — qui dirigea la Délégation Chinoise à la Conférence de l'UNRRA tenue à Montréal en septembre dernier — affirme que "cette tâche est rendue infiniment plus difficile par le pillage systématique et sans précédent des Japonais, qui est à vrai dire une famine organisée".

M. Tsiang, qui doit assister à la Conférence de l'UNRRA tenue en Angleterre au cours du présent mois, a révélé au cours d'une récente revue du programme de secours de la Chine, que 300,000,000 personnes au moins vivaient depuis huit ans sous la tyrannie Japonaise.

Suivant les estimés actuels, dit-il, un total de \$3,500,000 est nécessaire pour remplir le programme de réhabilitation de ces masses et la Chine recevra comme contribution des Nations Unies la somme de \$945,000,000 environ, soit \$2. par personne. A

Unités de secours mobiles

Des unités de secours mobiles seront dépêchées dans les régions le plus tôt possible afin d'y apporter la nourriture et les soins médicaux. On s'attend à ce que les opérations militaires occasionnent des dégâts très étendus dans les grandes villes telles que Hankow, Shanghai et Canton. "La surveillance du retour des réfugiés à leurs villages constitue en elle-même une tâche formidable sans parler de la possibilité des épidémies, des vivres et de l'abri." Il faut également apporter une assistance immédiate aux vieillards, aux enfants, aux femmes, aux malades et aux infirmes. A ces derniers, il faudra donner un entraînement professionnel par lequel ils redeviendront des membres utiles à la société et qui leur évitera les effets psychologiques de la déchéance physique.

"L'assistance matérielle, cependant, n'est pas suffisante, dit M. Tsiang. Ce n'est qu'un premier pas; ce qui importe davantage, c'est la réhabilitation qui comprend la reprise de la production, qui donne aux hommes avec les moyens de subsistance à leurs besoins, le respect d'eux-mêmes. Pour cela, il faut d'abord rétablir les conditions essentielles à la vie

économique, telles que le transport, l'énergie électrique, la stabilisation de la monnaie, etc.

Dans ce domaine, M. Tsiang donne la priorité aux communications. Avec un système de communications en ruine, rien ne peut se faire. Même les vivres et les services de secours ne peuvent être distribués. Comme solution, M. Tsiang révèle que 20,000 camions seront employés pour la distribution en plus des facilités de transport par bateaux.

La réhabilitation agricole

Comme la Chine est un pays agricole avant tout, le relèvement de l'agriculture demande une attention toute particulière. Le buffle qui est l'animal domestique le plus utile sur la ferme, a presque complètement disparu de par les soins des Japonais. Il est très difficile à remplacer car peu de pays en font l'élevage, sans compter les difficultés du transport. Le problème que cause sa disparition est presque insoluble. La province du Hunan requiert à elle seule 1,500,000. La mécanisation de la ferme sera une solution pour les provinces du nord de la Chine, mais cela ne peut se faire dans le sud où abondent les rivières.

Un autre gros problème c'est celui des régions inondées, poursuit M. Tsiang. "Le Fleuve Jaune et la rivière Hual sont deux facteurs géographiques de grande importance, qui influencent la vie et le bien-être de millions d'étrangers puisque leurs eaux balignent les régions les plus peuplées et les plus productives." M. Tsiang démontra la nécessité de réparer immédiatement les digues et les ponts détruits au cours de l'occupation et la restauration immédiate d'un bon système d'irrigation comme préliminaires essentiels à la production agricole.

Quant à la réhabilitation industrielle, le travail se limitera aux industries qui produisent les effets nécessaires à ce travail de secours et de réhabilitation, tels que les tissus, l'énergie électrique, le ciment, etc.

"Il n'y a pas de pire tragédie que de voir le gaspillage des vies humaines en Chine," dit Dr. Tsiang en parlant de la nécessité d'organiser les services de santé et du bien-être public. Il ajoute que les hôpitaux étaient loin de suffire aux besoins même avant la guerre, et entretenu pour y remédier la possibilité d'obtenir l'aide de 800 médecins de l'étranger et l'entraînement de médecins et d'infirmières du pays. "La santé de la nation est une chose fondamentale; sans elle, nous ne pouvons rien faire", conclut M. Tsiang.

UN CHANGEMENT HEUREUX



Après cette diète



LES FEMMES CHINOISES ET LA GUERRE

Le 7 juillet marque le 8^e anniversaire de la guerre en Chine. On a peu parlé du rôle magnifique des femmes chinoises au cours de ces huit années d'une guerre terrible. Voici un hommage à leur courage et à leur savoir-faire.

Bientôt des soldats canadiens partiront pour le Pacifique et quelques-uns pour le front de Chine. Grande sera la difficulté des mères canadiennes de suivre leur "petit kaki" dans ce pays qui semble si étrange à cause de la différence de coutumes et de langue.

Cependant on nous apprend que les femmes chinoises se sont préparées à accueillir les soldats canadiens et à les reconforter afin qu'ils ne se sentent pas trop dépayés. Peut-être cela servira-t-il à faire naître plus de compréhension entre le Canada et la Chine. Tout comme les soldats américains, ils découvriront que la Chine a beaucoup en commun avec le Canada.

En effet, on pense encore à la femme chinoise comme à un bijou de porcelaine avec lequel nous a familiarisés l'art chinois. Mais la vie moderne — la guerre surtout — a apporté un grand changement. La femme chinoise d'aujourd'hui a vu allier le progrès et l'éducation moderne avec ce qu'il y a de mieux dans la vieille civilisation orientale,

et leur travail — tel le soldat inconnu — reste admirable.

A l'occasion du 8^e anniversaire de la guerre de Chine, les femmes du Canada désirent rendre hommage à leurs sœurs de Chine et elles prient le Seigneur d'accorder bientôt la victoire à la Chine malheureuse!

Même dans l'ancienne Chine, la femme a joué un rôle important dans la vie du peuple. Confucius raconte qu'une femme se trouvait parmi les dix fondateurs de l'empire. La femme chinoise s'est taillée une large place dans la famille, la société et l'histoire. Elle a apporté sa contribution à la littérature et à l'art, et surtout elle a formé ses fils et ses filles pour l'avenir du pays. La femme chinoise fut toujours et est encore la "Reine du foyer".

"LE PASSE-TEMPS" de juillet

Edison et la Musique, par Victor Young, collaborateur du grand inventeur. La Philharmonie de La Salle, des Trois-Rivières, par Albert Gaucher. Dialogue sur la Musique, par Pierre Raison. J'ai entendu les Canadiens chanter en Europe, souvenirs de voyage par le capitaine J.-M. Marcotte. Les inspiratrices de Beethoven, par H. Richard. Le génie de Jean-Sébastien Bach, par Albert Schweitzer. Autres articles et rubriques d'intérêt général: Les causes de mécontentement dans le ménage; Il y a 50 ans dans Le Passe-Temps; Exercices d'articulation, par L.-L. Gondal; Choses curieuses du monde musical; La région de la Baie Saint-Paul, par R. P., etc.

Dans l'Album Musical: Petite Berceuse (piano), par Isidor Philipp. C'est la belle Françoise (folklore), harmonisation de Alfred Liberté. Réverie (piano et violon), par Robert Schumann.

Le Passe-Temps de juillet est en vente chez tous les bons détaillants. On s'abonne (\$2 par année) en écrivant à Le Passe-Temps, 627 ouest, rue Dorchester, Montréal 2.

POUR EXECUTER VOS VOLONTES

La gestion efficace et économique de votre succession peut être assurée par le choix d'une compagnie exécutoire responsable. Le jugement mieux équilibré de tout un groupe et l'expérience collective de nos administrateurs, ainsi que de nos experts en matière de successions et autres membres d'un personnel parfaitement versé dans ce genre de travail, vous assurent, pour votre succession, le contrôle le plus économique et le plus avantageux.

Pour la sécurité de votre famille et pour votre propre quiétude d'esprit, vous auriez tout avantage à nous consulter au sujet de la préparation ou la révision de votre testament, de même que sur le choix du National Trust pour exécuter vos dernières volontés.



225 ouest, rue St-Jacques... MA. 9431
EXÉCUTEURS • FIDUCIAIRES • AGENTS FINANCIERS

L'utilisation des travailleurs étrangers en Allemagne

L'importation et l'utilisation par l'Allemagne de millions d'esclaves étrangers n'a pas suffi pour lui permettre de résoudre son problème de main-d'œuvre. Telle est la constatation qui ressort d'une étude que le Bureau international du Travail.

Le rapport indique que la conscription et le transfert d'hommes, de femmes et d'enfants des pays conquis pour travailler en Allemagne ne répondent que partiellement aux besoins de guerre allemands.

La brutalité des efforts faits pour obliger les travailleurs étrangers à augmenter leur rendement n'arrive pas à compenser un déficit de main-d'œuvre qui ne cessa de s'accroître à mesure que la guerre avançait.

L'étude du B.I.T. a pour titre "L'exploitation de la main-d'œuvre étrangère par l'Allemagne". Paraissant à un moment où des milliers de travailleurs esclaves sont chaque jour rapatriés, elle constitue un exposé fortement documenté des conditions dans lesquelles de 10 à 15 millions d'hommes et de femmes ont vécu et ont été obligés de travailler contre leur propre pays pour l'effort de guerre hitlérien.

Si l'on compte les familles, la conscription du "travail organisé" par les Nazis a atteint un total de 30 à 35 millions de personnes.

L'un des problèmes, est celui de la rémunération des travailleurs étrangers et des indemnités aux familles de ceux qui sont morts ou qui ont été tués. Un autre concerne le sort des fonds d'assurances sociales auxquels les ouvriers étrangers ont été forcés de contribuer.

Cette dernière question est actuellement pendante devant un comité consultatif d'experts de sept pays européens libérés. De même, après la première guerre mondiale, des comités d'arbitrage du B.I.T. furent créés dans quatre cas différents pour décider de la disposition des fonds d'assurances sociales dans certains territoires transférés sous d'autres souverainetés: la Pologne, l'Alsace-Lorraine, et la Haute-Silésie.

Le nombre des travailleurs étrangers occupés dans les industries de guerre allemandes a augmenté jusqu'à ce qu'il atteigne le nombre des ouvriers allemands. La déperdition en main-d'œuvre étrangère était de dix à quinze pour cent par année et provenait principalement des décès.

L'étude du B.I.T. cite des sources allemandes officielles en décrivant les méthodes utilisées par les Nazis pour obtenir un rendement maximum des travailleurs étrangers en esclavage. Elle montre que le système ne fonctionne pas d'une façon efficace, que le déchet était considérable, et que souvent les Nazis étaient obligés d'avoir recours à des expédients pour surmonter des difficultés imprévues.

D'ailleurs, la nécessité dans laquelle les Nazis se trouvaient d'utiliser complètement la main-d'œuvre étrangère s'opposait souvent à leurs théories raciales, et ce sont en général ces dernières qui avaient le dessus. Vers la fin de la guerre, il fut décidé que la réduction physique du nombre des Juifs européens était plus importante que leur utilisation. C'est ainsi que les travailleurs dits d'Europe orientale furent victimes de cette contradiction.

Les Nazis n'auraient pas pu continuer la guerre aussi longtemps sans utiliser la main-d'œuvre étrangère, mais cette politique comportait aussi des désavantages.

Parmi ces derniers, il y a le fait qu'une énorme administration employant une main-d'œuvre allemande importante était nécessaire pour faire fonctionner le système et que d'autre part, l'utilisation de millions de travailleurs étrangers exposait l'industrie allemande au sabotage. De plus, le système lui-même encourageait les mouvements de résistance dans les pays où la main-d'œuvre était recrutée.

"Lorsque les ouvriers avaient le choix entre le travail chez l'ennemi et la participation, si dangereuse qu'elle fut, à la campagne de libération de leur pays, dit l'étude, les éléments les plus actifs et les plus intelligents n'hésitaient pas".

Le rapport du B.I.T. souligne également que les travailleurs importés acquièrent des connaissances techniques qui seront utiles à eux-mêmes et à leurs pays. Il indique enfin que les effets psychologiques de la politique allemande se feront encore longtemps sentir, par les souffrances qu'elle a créées, et par la haine farouche de la tyrannie qui en est résultée.

"GANTS DU CIEL" Numéro 8 — Juin 1945 SOMMAIRE

"La Vie", Gustave Lamarche, C.S.V.; "Le Coureur", Gérard Besette; "Une dernière passée", Germaine Guévremont; "Henri Masson, peintre de l'Outaouais", Marius Barbeau; "Un jeune dieu", Guy Sylvestre; "Le nationalisme et les poètes canadiens anglais", Arthur-J.-M. Smith; "La montée de Saint-Exupéry", Auguste Viatte; "Entretien avec Gontran de Poncinis", Maurice-Edgar Coindreau.

Quatre reproductions hors-textes de Henri Masson.

AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que OLIVE MAUD PROUVE, de la cité de Montréal, district de Québec, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son époux WILLIAM FRANCIS PALMER, vendeur, de la cité de Montréal, district de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 18^e jour de juillet 1945.

EZRA LEITHMAN, Procureur de la requérante, suite 44, 415 rue St-François Xavier, Montréal, 1, Qué.

AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que IRENE GRACE HARMAN, de la cité et district de Montréal, dans la province de Québec, épouse, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son époux RICHARD WHITALL SMITH, officier pilote, de la cité de Westmount, district de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, province de Québec, ce 18^e jour de juin 1945.

Clarence ROSENHEK, Procureur de la requérante, suite 608, 10 ouest rue St-Jacques, Montréal, Qué.

Le Vrai Chez-Soi
Hôtel St-Regis
392, RUE SHERBOURNE
RA. 4135 TORONTO

GRANDE RÂFLE 4 VOITURES NEUVES

Livrées aux gagnants n'importe où au Canada par le Conseil des Services de Guerre d'Alberta du Nord



1^{er} PRIX une auto absolument neuve de \$2,700... ou le montant
2^{ème} PRIX une auto absolument neuve de \$2,150... ou le montant
3^{ème} PRIX une auto absolument neuve de \$1,650... ou le montant
4^{ème} PRIX une auto absolument neuve de \$1,200... ou le montant

ET \$600 de prix aux Agents vendant les numéros gagnants
BILLETTS: \$ 1.00 PIÈCES

Toutes les sommes réalisées par la vente des billets sont versées au fond de soutien des travaux de guerre essentiels à nos forces armées et de nos vétérans retour du front.

COUPON

Au WAR SERVICE COUNCIL OF NORTHERN ALBERTA, Corona Hotel Building, Jasper Ave., Edmonton, Alberta.

Veuillez m'envoyer..... billets pour le tirage des automobiles neuves, pour lequel j'inclus \$.....

Nom

E.B. Adresse

AGENTS DEMANDÉS. — Des livrets contenant quinze billets de \$1 chaque, sont à la disposition des agents hors de la ville au prix net de \$12. Le prix des billets vendus sera remboursé. Envoyer un mandat postal avec la commande ou demander l'envoi C.O.D.

Straus au Stade Molson

Charmante soirée au Stade Molson, mardi soir, où quinze mille personnes se pressaient pour entendre cette bonne vieille musique viennoise de Straus dirigée par le compositeur lui-même.

Toute la musique viennoise est valsante. Elle s'entend à merveille dans un vaste jardin, en plein air, dans une de ces immenses "Bierhall" comme en trouvait dans la capitale autrichienne au temps jadis.

La charmante Miltza Korjus chanta des extraits de Straus, tandis qu'une troupe locale, fort

bien dirigée par Tatiana Lipkowska, ancienne étoile du Ballet Russe, donnait une belle démonstration de chorégraphie.

On eut, comme cela s'imposait, la "Valse de l'Empereur", de Johann Strauss, puis "Rêve de Valse", la "Czardas" de Chauv-Souris.

On entendit Mlle Korjus dans "Trois Valses", ainsi que dans des extraits du "Soldat de Chocolat".

En somme une soirée charmante, comme il nous en faudrait beaucoup à Montréal.

A. R. B.



James GLEASON, Judy GARLAND et Robert WALKER dans "The Clock", qui prend l'affiche au Capitol.

LA CHASSE AUX BÉLUGAS DANS LA RÉGION ARCTIQUE

PAR CLIFFORD WILSON (Extrait de l'Ovale C-I-L)

Sur la côte est de la terre de Baffin, dans la région Arctique, se profile une baie profonde de 150 milles de contour. On l'appelle le détroit de Cumberland. Au nord, s'allonge un étroit fjord bordé de montagnes aux cimes enneigées, qui constitue l'une des attractions du pays. Au bord de ce fjord, se dresse l'établissement de Pangnirtung, métropole de l'Arctique orientale. C'est là que le gérant du poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson réunit les Esquimaux, chaque été, pour la chasse annuelle au marsouin blanc.

Ces cétacés, de leur vrai nom les bélugas, sont bien connus des populations de la côte de l'Atlantique et du Bas St-Laurent. Adultes, ils sont blancs comme lait et mesurent en moyenne 12 pieds de long. Chaque année, en juillet, ils émigrent vers le nord en longeant l'île de Baffin. A cette époque, ils pénètrent dans le fjord Kingua, à l'extrémité du détroit de Cumberland. A deux cents verges de ce fjord, se trouve un ensablement, où les chasseurs cherchent précieusement à entraîner les bélugas, à marée haute, et à les y contenir jusqu'à ce que la marée baisse pour les prendre alors au piège. A cette chasse, les munitions "Domnion" concourent d'une façon assez bizarre.

Le jour venu, quelque soixante esquimaux, leurs baleinières posées le long du rivage du fjord Kingua, attendent que la marée montante ait profondément submergé la somme. Partout sur les eaux bleues qui s'étendent entre la barre et l'embouchure du fjord, les dos blancs de milliers de bélugas miroitent au soleil et s'effacent à la vue comme ils prennent leurs ébats.

Soudain, à un cri de l'Angauka — le gérant du poste — les Esquimaux sautent dans leurs baleinières et prennent la haute mer. Les embarcations sont enfilées d'une rive à l'autre à l'embouchure du fjord. Au signal, elles s'avancent lentement vers la barre rocheuse. Un vacarme des plus assourdissants déchire l'atmosphère, alors que tous les indigènes qui ne sont pas occupés à ramer ou à gouverner se mettent à crier, à hurler et à tambouriner sur des bidons à gazoline. Autant d'échos que répercutent les hautes falaises. Dans cette terre solitaire et silencieuse, pareil tapage est terrifiant et les bélugas, qui ne connaissent guère que le grincement des glaces et le clapotis des flots, s'enfuient épouvantés.

Les eaux bouillonnent sous le remous du demi-tour qu'ils font pour prendre la fuite. Les chasseurs se tiennent sur le qui-vivo, craignant qu'un vieux marsouin rusé ne soupçonne d'instinct le

peu de profondeur de l'eau recouvrant la barre et ne vire soudain pour entraîner la troupe en plongée sous les abîmes.

De fait, des centaines s'échappent de cette façon, mais les chefs de file les plus timides, refoués par le tumulte et le sifflement des balles à fleur d'eau, virent de nouveau et se réfugient sur la barre, où la flottille de baleinières les pourchasse impitoyablement. La marée baisse et les chances de salut des "mammifères" diminuent de seconde en seconde. Un cri de triomphe retentit enfin d'un groupe d'Esquimaux, dont la barque s'est échouée. L'eau est si peu profonde qu'aucun béluga ne peut plus leur échapper et tous ceux qui se débattaient dans la calme lagune sont pris au piège.

Le gérant du poste sonne l'heure du thé. Les indigènes s'assoient adonc alentour et devisent galement de leur récent succès. Puis, la marée baissant à l'extrémité du fjord, les étincelants corps blancs apparaissent, battant l'eau désespérément.

Sur un signal, chaque homme s'empara d'un fusil ou d'un couteau, car il s'agit maintenant de tuer et d'écorcher les cétacés. Chaque animal est achevé d'une balle dans la tête, puis dépecé de la tête à la queue le long du dos et de l'abdomen. On enlève la peau, le muktuk et la lard en deux moitiés et on les charge sur les embarcations. Le muktuk est une couche gélatineuse entre la peau et le lard, dont se régalaient les Esquimaux qui en mangent à l'état cru tout en écorchant les marsouins.

Le chargement complété, la flottille de baleinières remorquée par des barques à moteur met le cap sur la baie et le poste de Pangnirtung. Les femmes se chargèrent par la suite d'apprêter les peaux, de séparer la graisse, le muktuk et la peau et d'extraire l'huile de la graisse. L'huile et la peau sont expédiées sur le navire de ravitaillement Nascoptic, propriété de la Compagnie de la Baie d'Hudson, lors de son voyage annuel. La peau sera tannée et l'huile servira à la fabrication de savons fins.

AU PARC BELMONT

"J'ai assisté à de bien sensationnels numéros d'acrobatie au cours de mes voyages autour du monde, mais franchement, je ne me souviens pas d'avoir été témoin d'un numéro aussi extraordinaire que celui-ci". Ce sont là les paroles qu'un monsieur assez âgé disait à son compagnon, un des soirs derniers, après avoir assisté aux acrobaties sur fil tendu des Berosinis, au Parc Belmont.

Un fil mince, d'une fraction de pouce de diamètre, est la surface limitée où ces casse-cou accomplissent des exploits qui en font les artistes du fil tendu les plus célèbres du monde. Ils ne se contentent pas de marcher sur ce fil haut tendu — ce qui est déjà assez périlleux — mais ils le parcourent les yeux bandés, ou sur les mains, ou encore sur trois bicyclettes en formation pyramidale... sans compter plusieurs autres manières, toutes plus dangereuses les unes que les autres. Les Berosinis donnent leur numéro deux fois par jour, leur heure de l'après-midi et à 11 heures du soir, comme attraction extérieure gratuite.

Comme les Berosinis, le Parc Belmont offre plusieurs autres spectacles dans différents domaines et des numéros qui sont parmi les plus sensationnels du continent nord-américain. Le terrain du Parc Belmont se prête admirablement bien aux pique-niques et aux promenades agréables.

LOTI

par Pierre Brodin

Son plus beau roman, Pierre Loti ne l'a pas écrit, il l'a vécu. C'est l'impression que laisse la lecture du livre de Pierre Brodin, une très forte étude biographique sur Loti. Nous connaissons déjà ce maître du roman contemporain. Mais si l'homme de lettres est accessible à tous, l'homme tout court a, dit-on, toujours échappé à l'analyse.

Cet ouvrage de plus de 484 pages, orné de dix illustrations hors-texte, judicieusement choisies, a été publié chez Parizeau, éditeur.

MONTREAL

CAPITOL: "The Clock" — "Bewitched", IMPERIAL: "Thunderhead, Son of Flicka" — "High Powered".
 LOEW'S: "I'll Be Seeing You".
 ORPHEUM: "Mon Mari, ma Jumelle et Moi", 2e semaine.
 PALACE: "It's a Pleasure", 2e semaine.
 PRINCESS: "The Bullfighters" — "I'll Tell The World".
 ST-DENIS: "Maternité" — "L'Escadrille de la Chance".
 ELECTRA: jusqu'à vend.: "Dangerously They Live" — "Great Mike" — "Sagebrush Family Trails West"; sam. à mar.: "Brazil" — "King of the Lumberjacks" — "Sheriff of Las Vegas".

QUEBEC

CANADIEN: "Le Bossu" — "Son Excellence Antonin".
 CINEMA DE PARIS: "Mister Flow" — "Le Porte Veine".

SHERBROOKE

CINEMA DE PARIS: "La Belle Equipe" — "Jérôme Perreault".

TROIS-RIVIERES

CINEMA DE PARIS: "Odette" — "Au Pays du Soleil".

ROMANTIQUES et SATANIQUES

Chateaubriand, sachem du satanisme

par Maximilien Rudwin

François-René de Chateaubriand (1768-1844), le père du romantisme, est également le protagoniste du satanisme. C'est bien à ce restaurateur de la religion que nous devons la restauration du diable dans la littérature contemporaine. Les auteurs du XVIIIe siècle, Alain-René Le Sage et Jacques Cazotte entre autres, n'avaient envisagé le diabolique qu'au point de vue satirique, humoristique ou fantastique. Mais il a été réservé au père du nouveau siècle de prendre au sérieux Satan, qui se trouve, en France, déjà un seuil du XIXe siècle.

Le diable est entré en France avec Chateaubriand, qui l'a importé d'Angleterre. Pendant, son exil anglais, l'étude du *Paradis perdu* de Milton révéla à Chateaubriand les possibilités poétiques du satanisme et lui inspira en général cet enthousiasme pour le merveilleux chrétien dont il emplit son *Génie du Christianisme* (1802). On sait que Chateaubriand n'a attendu que son second ouvrage pour exalter la religion qu'il avait moquée dans son premier. On ne comprendrait pas sa vraie valeur religieuse si l'on ne se rappelait pas qu'il a voulu prendre le contrepied de Voltaire. C'est bien ce prétendu champion de la poésie catholique, qui avait recouvert la foi de son enfance à la suite de la lecture du poète puritain, qui a propagé en France la poésie satanique. Dans son intention de ramener le merveilleux chrétien au sein de la littérature française, il y a surtout rappelé le diable.

Nous soutenons la thèse que Chateaubriand a inauguré en France la poésie démoniaque sans précautions ni nuances, malgré les objections du professeur Pierre Martino, collaborateur littéraire au *Polybiblion*, et Georges Clartie, critique littéraire à l'ex-quotidien *l'Ami du Peuple*, disparu il y a une dizaine d'années, qui a trouvé notre assertion que Chateaubriand est un auteur satanique "une singulière idée".

D'autre part, l'abbé Claudius Grillet, s'inspirant de notre théorie que Chateaubriand fut l'introduit du diable en France, écrit comme suit:

Un des premiers articles du *Credo romantique* fut la foi au "merveilleux chrétien". Chateaubriand s'était fait l'apôtre de cette foi littéraire; et il la prêchait résolument dans son *Génie du Christianisme*, ce bréviaire, ou plutôt ce catéchisme, de la nouvelle école. A la suite d'un tel maître, les jeunes littérateurs s'avèrent que Jupiter, Neptune ou Pluton étaient décidément usés, en tout cas bien fatigués, hors d'état de rendre aux lettres un service appréciable...

Mais comme l'on ne supprime vraiment que ce que l'on remplace, on s'appliqua consciencieusement à mettre en honneur une sorte de mythologie chrétienne où les noms seuls étaient changés, mais les rôles restèrent les mêmes; et où Jupiter s'appelait Jéhovah, Pluton se nommait Satan...

Les citations que Chateaubriand donna des épopées chrétiennes, de Milton et de Klopstock, les plus goûtées, celles, en tout cas, qui répandaient le mieux au goût des contemporains, étaient les discours de Satan...

Le chapitre (dans le *Génie du Christianisme*) qui concernait Satan était fait, plus qu'aucun autre, pour rallier les esprits. Si prévenu que l'on fut contre la démonstration du maître, il fallait bien convenir que la grandiose figure de Satan soulevait sans désavantage le parallèle, non seulement avec ce personnage légèrement ridicule de Pluton, mais avec ceux des héros de la Bible que l'on eût pu le plus utilement lui opposer: les Titan et les Prométhée. Partisans ou adversaires de la mythologie païenne trouvaient là un terrain d'entente. Le Prince de la discorde mettait d'accord les camps...

Du reste, la simple qualité de Satan, le héros biblique, suffisait à recommander Lucifer aux lecteurs de Chateaubriand...

Ce n'est pas seulement la réhabilitation littéraire de Satan que Chateaubriand avait mise à l'ordre du jour; c'est, d'une façon générale, la réhabilitation de Satan...

Tenter la rédemption de Lucifer, se perdre avec lui par pitié, voilà un sacrifice qui va tenter Elia, l'ange féminin, née d'une larme du Christ. Sacrifice qui obtiendra d'ailleurs sa récompense. Mais à la suite de Vigny accoururent à l'envi bien d'autres libérateurs de Satan, et des plus illustres: Lamartine, Gautier, Soumet, Laprade, Hugo...

Chateaubriand fut l'initiateur de ce large mouvement littéraire pro-satanique.

Chateaubriand se donna beaucoup de mal pour appliquer les formules de son *Génie du Christianisme*, croyant de bonne foi christianiser les lettres parce qu'il baptisait de noms

chrétiens et affublait d'oripeaux pieux les dieux de l'Olympe et du Tartare. Il entendait dans dans ses épopées en prose les *Natchez* (écrits en 1797-1800) et surtout dans les *Martyrs* (1809) apporter un argument de fait en faveur de ses thèses littéraires et donner ainsi, sous des illustrations démonstratives, à vérifier leur excellence. Mais il n'avait pas le sens du surnaturel, et il échoua dans la peinture des démons aussi bien que dans celle des anges et des saints. "Rien de plus effacé, de plus risible, dit le professeur canadien Auguste Viatte, que ces diaboliques qui n'effraient pas un enfant." La vie manque à ces êtres surnaturels. "Le personnage de Satan, qui joue dans les *Martyrs* un rôle de premier plan, répand sur tout ce poème un si mortel ennui, et, après avoir exercé la patience des chrétiens, il met celui des lecteurs à une si rude épreuve" (Claudius Grillet), bien qu'il eût un style très évocateur.

De fait, Chateaubriand, n'avait pas le génie romancier. On lit, on lira toujours les *Mémoires d'outre-Tombe* comme le plus passionnant, le plus vivant, le plus varié des chefs-d'œuvre. Mais les *Martyrs*! mais l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*! mais le *Génie du Christianisme*! Tout le monde est d'accord pour essuyer une moue d'ennui quand on cite ces titres.

Il faut pourtant avouer que René est une monographie morale très remarquable. Il court durant tout le siècle dernier une veine de récits issus de ce délicieux conte: ce furent autant de biographies romanesques, autant d'études originales de la sensibilité nouvelle que les hommes se découvraient, autant des recherches dans un domaine vierge de la conscience.

Mais le diable ne se trouve pas seulement dans les "machines" des deux épopées en prose précitées. Il étend ses ombres ailes sur toute l'œuvre de Chateaubriand. René, son héros principal et son portrait le plus poussé, est un vrai type satanique. "C'est un byronien avant Byron, dit fort justement René Guillemin, penseur protestant profond, un frère aîné de Conrad, Lara ou Manfred, quoi qu'il soit moins franc que ces derniers dans ses attitudes antisociales." René est "une sorte d'incube aux funestes étreintes" (René Gillouin). Il se peint tout entier dans la fameuse lettre à Céluta où il interprète le fatal état de son âme. "brûlant et glacé, sombre et chargé d'éclairs... le plus souvent comme une véritable possession diabolique". Cette lettre contient vraiment une inspiration plus qu'à demi-satanique, et c'est bien "un cri d'orgueil démoniaque" (Maurice Souriau). Ailleurs, René se dit encore "enchanté, tourmenté et comme possédé par le démon de son cœur". Il se met "sous l'influence de ces esprits malveillants que le christianisme a concentrés dans son enfer; non seulement les esprits des ténèbres torturent son imagination par de véritables hantises, mais ils se servent de lui comme d'un instrument pour répandre la douleur et l'infortune. Quant à lui, pareil au démon de la théologie chrétienne, il est celui qui ne saurait aimer, et que pourtant son cœur torture sans trêve" (René Gillouin).

Chateaubriand, ce restaurateur de la foi religieuse en France, cet avocat de la morale traditionnelle et ce rénovateur des temples chrétiens est plutôt un "candidat à l'alliance diabolique" (René Gillouin). Sa conversion "n'est ni bien profonde ni bien sincère, et le visage de René transparaît sans cesse sous le masque mal attaché du nouveau défenseur du trône et de l'autel" (René Gillouin). Les "flammes infernales" (Sainte-Beuve) jouent souvent leur rôle dans le faux christianisme de René, qui n'est qu'un alliage d'érotisme et de dévotion" Sainte-Beuve). C'est, pour employer encore une expression du Lundiste, cacher "le poison dans l'hostie".

Il est peu d'hommes, si grands soient-ils par le talent, dont la vie privée, dès qu'on l'étudie d'un peu près, ne trahisse quelque manque de simplicité, à la sincérité, à l'honnêteté; et Chateaubriand n'est certes pas une exception. Dironis pourtant que ce lord de lettres fut un dévot de la belle Vénus plutôt que de la bienheureuse Vierge. De fait, on pourrait remplir toute une bibliothèque des Volumes qui furent consacrés à ses amours.

Note—Signalons seulement les deux derniers articles sur ce sujet: Jacques Dymond: *Les Amours du vicomte de Chateaubriand (les Nouvelles Littéraires* du 4 juillet au 25 septembre 1935) et Chateaubriand et les Femmes (*Micromégas* du 10 mai 1939).

A l'occasion de l'anniversaire de la mort de Chateaubriand, le 4 juillet 1844.



Ginger ROGERS et Spring BYINGTON dans une scène du film "I'll Be Seeing You", à l'Ecran du Loew's.

SAINT-DENIS

"Maternité"

C'est le film "Maternité" qui prendra l'affiche samedi prochain au Saint-Denis. Cette œuvre formidable d'une puissance évocatrice inégalable a suscité un mouvement d'enthousiasme partout où elle a été montrée. Le public a applaudi à tout rompre cette production qui méritera une place parfaitement à part dans le classement des chefs-d'œuvre de l'année 1936.

Ce film est un hymne ensoleillé consacré au plus noble, au plus beau, au plus grand sentiment humain, la maternité. Il ne s'agit pas d'une œuvre sobre, humaine et surtout vraie. Deux mères entrent en conflit pour la possession d'un enfant. On assiste alors à la lutte sourde de la bourgeoise riche contre la paysanne humble et pauvre. Le destin s'en mêle. Les malheurs fondent sur la mère véritable et c'est son fils qu'elle n'a pas le droit de reconnaître comme tel qui sera à son chevet croyant assister une étrangère alors qu'il ferme les yeux de sa propre mère. La distribution de ce film est parfaitement à la hauteur du sujet. On admirera une nouvelle Hella Muller qui est certainement une révélation tant par sa beauté que par son talent de comédienne. Thérèse Reigner, Françoise Rosay, Henri Presles, Félix Oudart et autres ajoutent encore à l'intérêt de cette production par leur présence. On verra avec plaisir le petit Alain qui centralise toute l'attention sur lui. C'est l'un des acteurs juvéniles les mieux doués de France.

Le second film à l'affiche sera "L'Escadrille de la Chance", avec Lilli Damita, André Luguet et Jaque Catalain.

ORPHEUM

"Mon Mari, ma Jumelle et Moi" en 2e semaine

On dit que tous les comédiens voudraient jouer "Hamlet". Charles Chaplin, par exemple, a maintes fois exprimé ses préférences pour la tragédie. On rapporte aussi que Groucho Marx rêve de jouer "Cyrano de Bergerac".

Non moins étonnant est le cas de Greta Garbo, interprète de maints rôles dramatiques, qui a toujours désiré être une comédienne et qui obtint de le devenir pour "Mon Mari, ma Jumelle et Moi", version française de "Two-Faced Woman", qui restera une 2e semaine à l'affiche du cinéma Orpheum.

Il est très amusant de voir Garbo danser la rumba, et d'ailleurs tout provoque le rire dans ce film où la grande vedette tient deux rôles, celui d'une jeune fille et celui de sa sœur jumelle.

La distribution comprend: Melvyn Douglas, Roland Young, Robert Sterling, Ruth Gordon et Francis Carson.

PRINCESS

"The Bullfighters"

Les deux clowns les plus en vogue actuellement, Stan Laurel et Oliver Hardy, sont à leur mieux dans leur film, qui sera présenté de nouveau au cinéma Princess à commencer de vendredi, film qui a pour titre "The Bullfighters".

Le chiffre sept a une importance dans ce succès promis à la nouvelle comédie de ce couple inséparable: d'abord, ils célèbrent leur 17e anniversaire comme compagnons au cinéma; de plus, c'est leur 17e film ensemble, et la 7e année de leur contrat avec la compagnie Fox.

La seconde attraction au programme sera "I'll Tell The World", mettant en vedette Les Tracey et Brenda Joyce.

PALACE

"It's a Pleasure" en 2e semaine

Bill Johnson fait ses débuts au cinéma comme l'un des principaux interprètes de "It's a Pleasure" qui met en vedette Sonja Henie à l'affiche en deuxième semaine au Palais.

Bill fut engagé pour Hollywood alors qu'il jouait sur le Broadway dans une comédie musicale intitulée "Something for the Boys". Il avait déjà participé à 194 représentations de cette comédie, d'abord avec Ethel Merman, puis avec Joan Blondell. Metro-Goldwyn-Mayer l'engagea mais constata par la suite qu'il n'y avait aucun rôle de prêt pour un artiste de ce genre. La compagnie décida alors de l'envoyer à New-York pour participer au programme radiophonique M-G-M "Screen-Test". Puis International Pictures l'emprunta pour "It's a Pleasure", un film distribué par RKO-Radio.

Le Vrai Chez-Soi

Hôtel St-Regis

392, RUE SHERBOURNE

RA. 4135 TORONTO

LOEW'S

"I'll Be Seeing You"

Le prochain film au cinéma Loew's, à compter de vendredi, sera "I'll Be Seeing You", et il met en vedette deux artistes que l'on considère comme les mieux aimés du public. Le premier rôle féminin est en effet tenu par la populaire Ginger Rogers qui trouve dans ce nouvel emploi un autre moyen de faire valoir la variété de son talent. Joseph Cotten, qui a conquis la critique depuis son succès dans "Since You Went Away", donne la réplique à la belle Ginger Rogers.

Le scénario a été tiré d'une pièce radiophonique qui fut interprétée par James Cagney. Les personnages principaux sont une jeune fille qui a passé quelque temps en prison et un soldat qui est sous traitement dans un hôpital militaire après son retour de la guerre du Pacifique.

CAPITOL

"The Clock"

Judy Garland et Robert Walker sont les principaux interprètes de la nouvelle comédie romantique de Metro-Goldwyn-Mayer, "The Clock", que l'on pourra voir à commencer de vendredi au cinéma Capitol.

"The Clock" raconte l'aventure sentimentale de Bob, un soldat de l'armée américaine qui vient à New-York pour la première fois en permission de 48 heures, et de Judy, la jolie jeune fille qui s'occupe tendrement du soldat solitaire.

Le film compte plusieurs scènes particulièrement réussies au studio qui verra le film en gardera un souvenir ineffaçable.

La mise en scène a été faite par Vincent Menelli, d'après un scénario de Robert Nathan et Joseph Schrank.

Bourse de la Canadian Lumbermen's Association

Contrairement à ce qui a été annoncé récemment, l'Association forestière québécoise nous informe que le concours 4-H de sécurité forestière pour lequel une bourse d'études de \$200.00 est donné, n'est pas commandité par la Sun Life Assurance Co. mais par la Canadian Lumbermen's Association, une association qui groupe tous les industriels, marchands de bois et propriétaires de scieries de la province de Québec et du Canada.

Greta GARBO
 Melvyn DOUGLAS
 Mon mari ma jumelle et moi
 BENNETT
 2e SEMAINE
 ORPHEUM

JUDY ROBERT GARLAND WALKER
 The CLOCK
 BEWITCHED
 CAPITOL

LAUREL OLIVER HARDY
 The Bullfighters
 I'll Tell The World
 PRINCESS

GINGER ROGERS JOSEPH COTTEN SHIRLEY TEMPLE
 I'll Be Seeing You
 LOEW'S

SONJA HENIE
 It's a Pleasure
 2 WEEK PALACE

ST-DENIS

SAMEDI

ROSAY MATERNITE

LILLI DAMITA et ANDRE LUGUET

L'ESCADRILLE DE LA CHANCE

LE JOUR PARC BELMONT

Fermé le lundi jusqu'à 7 p.m.

Le plus fameux numéro au monde sur fil de fer. L'après-midi et le soir

Les BEROSINIS

Danse AUSON DE LA MUSIQUE de STAN WOOD

TOUS LES SOIRS ET LE DIMANCHE APRES-MIDI

